This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF

SUSAN GREENE DEXTER

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

MARIE DE ROMIEU

CABINET DU BIBLIOPHILE

N° XXIII

TIRAGE.

320 exemplaires sur papier vergé (nos 31 à 350).
15 » sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15 » sur papier Whatman (nos 16 à 30).

350 exemplaires, numérotés.

N° 25

o

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

MARIE DE ROMIEU

PUBLIÉES

Avec une préface et des notes

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII

HARVARD COLLEGE LIBRARY
DEXTER FUND
June 18, 1928

PRÉFACE

Si l'harmonie résulte des contrastes, il n'y a pas de figure mieux faite pour servir de pendant à celle de Louise Labbé que celle de Marie de Romieu. Savantes et poëtes l'une et l'autre, elles vécurent au même siècle, sur le bord du même fleuve et presque dans le même pays; mais autant la première prit plaisir à briller au grand jour, autant la seconde mit de soin à cacher sa vie. Aussi les renseignements sur Louise abondent, ne laissant que l'embarras du choix entre les détracteurs impitoyables et les admirateurs passionnés. Sur Marie, rien n'a été dit, et, si son frère n'eût fait imprimer d'elle

une centaine de pages, un simple bouquet poétique, au parfum délicat et doux, rien aujourd'hui ne survivrait d'elle.

Son pays était le Vivarais, une petite province qui a fait partie du comté de Toulouse, et qui forme actuellement une portion du département de l'Ardèche : région sauvage, verdoyante et abrupte ; sol granitique hérissé de volcans aujourd'hui éteints, dont les derniers contre-forts se perdent dans la vallée du Rhône, au bord duquel se trouve la ville de Viviers.

Autrefois capitale, aujourd'hui simple chef-lieu de canton, Viviers a conservé son évêché ; mais elle n'a plus rien de son ancienne splendeur, si ce n'est sa cathédrale, son palais épiscopal et son petit séminaire, sans lesquels elle serait désormais morte et oubliée.

C'est probablement à Viviers même ou dans les environs que Marie est née d'une ancienne famille attachée à la maison de Joyeuse [1]. Ces deux points semblent résulter des éloges que son frère, Jacques de Romieu [2], poëte aussi, a consacrés au

1. Les armes de Romieu, mentionnées par M. Vaschalde, étaient : d'or à une gibecière houppée et frangée de gueules et chargée en cœur d'une coquille d'argent.

2. La vie de Jacques de Romieu est tout aussi peu connue

Vivarais, et en particulier à la ville de Viviers, et des vers qu'il a écrits, ainsi que sa sœur, pour le duc Anne de Joyeuse, en diverses circonstances, notamment à l'occasion de son mariage avec Marguerite de Lorraine.

Elle eut pour précepteur son frère, qui, outre le grec et le latin, lui enseigna l'art de faire des vers. Jacques le dit lui-même dans un discours au duc de Joyeuse :

Ma sœur vous a fait voir que sa ville portoit
Des filles où l'honneur et le sçavoir étoit.
Penseriez-vous, mon Duc, que je fus moindre qu'elle ?
C'est moy qui l'ai conduite à une œuvre nouvelle ;
C'est moy qui l'enseigné, la guidant au beau train
Qui du nombre divin suit le troupeau neuvain.

Ce frère, qui fut le précepteur de sa sœur et aussi son éditeur, était sans doute son aîné, mais on ne sait de combien d'années, car on ignore à quelles dates l'un et l'autre naquirent et moururent. On devine par un sonnet de Marie à son fils qu'elle était mariée.

que celle de sa sœur. Il fut docteur ès droit, secrétaire de la chambre du roi, chanoine et secrestain de Viviers.

On a de lui : *Les Meslanges de J. de Romieu*. Lyon, 1584, in-8°.

On voit enfin, par les vers adressés aux uns et aux autres, qu'elle était liée avec les familles de Chastellier, de Birague, de Péronne, de Langlat, Garinot, et avec une dame de la Rose, dont le nom lui a inspiré une de ses plus jolies pièces, tirée toutefois d'une ode d'Anacréon ou d'une des imitations qui en avaient été faites précédemment par Ronsard, Belleau, Baïf, Du Bellay et d'autres encore.

L'espèce de mystère qui plane sur cette figure aimable et douce ne fait que lui donner un charme de plus. Si quelque chose nous reste d'elle, nous le devons à la sollicitude fraternelle. Il a fallu qu'une main amie, faisant violence à sa modestie, lui dérobât ses vers pour nous les conserver, et voici dans quelles circonstances.

Jacques, qui remplissait à la cour les fonctions de secrétaire de la chambre du roi, avait adressé, de Paris, à sa sœur, une diatribe qu'il avait composée contre les femmes. Marie lui répondit, de Viviers, par une pièce en vers à la louange de son sexe. Jacques, pour témoigner combien il avait pris de plaisir à cette lutte poétique, réunit au discours de sa sœur quelques vers d'elle qu'il avait entre les mains, et, sous le titre de : *Premières Œuvres poétiques de mademoiselle Marie de Romieu*,

Vivaroise, fit publier le tout, l'an 1581, à Paris, chez Lucas Breyer, en un petit volume in-12, qui n'eut pas un bruyant succès, mais qui était de nature à plaire aux esprits tendres et délicats.

On met encore sur le compte de Marie de Romieu une *Instruction pour les jeunes dames,* par la mère et la fille d'alliance, par M. D. R. Lyon, Dieppi, 1573, in-12. Mais, malgré l'attribution que La Croix du Maine lui fait de cet ouvrage, il nous paraît douteux que ce dialogue, assez licencieux, ait été traduit de l'italien par la même personne qui a écrit des poésies où brille une réserve, une pureté de sentiments bien rares à cette époque.

Ces poésies sont toutefois restées, ainsi que leur auteur, dans une espèce de demi-teinte, et n'ont pas eu, comme celles de Louise Labbé, l'honneur de quinze éditions. Elles sont donc devenues d'une excessive rareté. Peu de critiques ont eu l'occasion de les lire et de les apprécier; mais ceux qui en ont parlé l'ont fait, je ne dirai pas avec admiration (le mot serait trop fort), mais avec une émotion sincère et une véritable sympathie.

Viollet Le Duc, après avoir cité de notables

fragments du discours sur l'excellence de la femme, conclut en disant : « Je ne sais si je me trompe, mais après tant de mauvais, de détestables vers que j'ai été forcé de lire, cette poésie me paraît remplie d'esprit, de grâce et de naturel. »

Léon Feugère, dans ses *Femmes poëtes au XVIe siècle*, trouve à ses vers beaucoup de mouvement et de verve. « Dans ses œuvres, dit-il, percent des germes heureux développés par l'étude... On la citait comme l'honneur de sa terre natale, jadis illustrée par les troubadours ; on l'appelait *la gloire du Vivarais, la quatrième des Grâces*. Ce qu'on sait encore, c'est que sa maison ne manquait pas d'importance dans le pays et qu'elle fut mariée : car elle fait allusion, dans un de ses sonnets, aux soins du ménage et aux soucis de la famille, qui la disputaient plus qu'elle n'eût voulu aux occupations des Muses. Non contente toutefois, dans les loisirs d'une vie aisée, de composer à ses heures, elle étudiait les bons livres, même ceux de l'antiquité.

« Notre curiosité éveillée ajouterait volontiers à ces détails sur Marie de Romieu ; mais nous ne connaissons rien au delà. Nous ne dirons plus qu'un mot : on nous la représente avec une physio-

nomie aussi agréable que son esprit, et comme ayant uni aux talents et à la beauté de l'âme celle du corps, avantages qu'on aimerait à trouver toujours inséparables. »

Léon Feugère avait emprunté ces détails, inconnus des autres biographes, à la notice de Guillaume Colletet, qu'il avait pu consulter avant que les incendiaires du Louvre eussent accompli leur œuvre de Vandales [1].

Quoi qu'il en soit, nous ne commettrons pas la maladresse d'y rien ajouter. Le portrait est séduisant, et l'on devine qu'il ressemble ; il est écrit avec tout l'esprit fin et délicat qu'y aurait mis Sainte-Beuve ; on y trouve en plus ce qui seul manquait à l'éminent sceptique, la touche émue du sentiment et la sensibilité du cœur. Est-il bien nécessaire d'ajouter que ce sont des dons héréditaires dans la famille de Léon Feugère ?

1. Cette notice n'a cependant pas été perdue. Elle avait été copiée par M. le docteur Jules Silhol, et elle a été imprimée dans le premier fascicule de l'*Histoire des Poëtes du Vivarais*, par M. Henry Vaschalde (Paris, Aubry, 1879, in 8°) ; mais je n'y ai trouvé aucun document nouveau.

Le livre de M. Vaschalde contient aussi les vies de Berenger de la Tour, Jacques de Romieu, Christophe de Gamon et Pierre Davity, par G. Colletet. On y lit de curieuses notices sur les poëtes du Vivarais, jusqu'à ceux qui vivent encore aujourd'ui.

L'aimable causeur, le lettré plein de charme et de grâce, le professeur savant, se survit dans les siens aussi bien que dans ses ouvrages.

PROSPER BLANCHEMAIN.

1877.

P. S. — Depuis que ces pages sont écrites, Anatole Feugère, le savant et aimé professeur du lycée Stanislas, qui, depuis peu d'années, au milieu d'un concours empressé d'auditeurs, faisait un cours de littérature au Collége de France, où il unissait à une science profonde l'esprit fin et délicat de Saint-Marc Girardin, Anatole Feugère a été enlevé en quelques jours dans toute la force de la jeunesse et dans tout l'épanouissement du savoir : perte irréparable pour les lettres, pour la France, et surtout pour ceux qui l'ont connu, qui l'ont aimé !

P. B.

1878.

LES PREMIERES OEVVRES POETIQVES DE MA Damoiselle Marie de Romieu Viuaroise,

Contenant vn brief Discours, que l'excellence de la femme surpasse celle de l'homme non moins recreatif que plein de beaux exemples.

LE TOVT

A tres-haute & tres-illustre princesse ma dame Marguerite de Lorraine Duchesse de Ioyeuse.

A PARIS,

Pour Lucas Breyer, tenant sa boutique au second pillier de la grand'salle du Palais.

1581.

Auec Priuillege du Roy.

AMPLISSIMÆ AC ILLUSTRISSIMÆ

PRINCIPI MARGARIDI LOTHARINGÆ,

DUCI DE JOYEUSE.

—

EPIGRAMMA.

Si soror hic (sacris edocta sororibus) esset,
Offerret pedibus carmina sacra tuis,
Sat novi; sed abest. At quædam carmina fratri
Docta soror mittit, carmina digna viro.
Accipe, quicquid id est, leta, nova Margari, fronte;
Accipe fœmineos, fœmina facta, modos.

J. DE ROMIEU.

A MA-DAME MARGUERITE DE LORRAINE,

DUCHESSE DE JOYEUSE,

JACQUES DE ROMIEU DESIRE SALUT.

MA-DAME, l'occasion pourquoy j'ay pris la hardiesse de vous adresser et offrir ceste petite œuvre poëtique, qui m'a esté (par ci par là) envoyée par ma sœur Marie de Romieu, n'a esté pour autre fin que pour vous rendre asseuré tesmoignage de la bonne volonté et singuliere devotion que j'ay et dois à vostre service, veu que par ci devant nos devanciers et ancestres ont esté tousjours tres-affectionnez et tres-humbles serviteurs à tous ceux de l'ancienne famille et tres-illustre maison de Joyeuse, comme capitalle et chef de toute nostre grand' Province de Languedoc et terre Vivaroise (heureuses en la fecondité des tiges et races non moins grandes que tousjours accompagnées de valleur, sang magnanime et genereux), avec l'ornement de laquelle vous estes maintenant par un

destiné et sacré sainct mariage jointe d'un indissoluble lien. A vous donc, Ma-dame, je me suis dispencé d'offrir ce petit labeur, à fin que ma sœur et moy fussions mis de nouveau au nombre de voz tres-humbles servantes et serviteurs. Et, bien qu'il soit indigne (pour sa petitesse et comme premier essay aux Muses) de votre grandeur, si est-ce toutefois que j'espere de trouver pardon au comble de voz benignitez et courtoisies. Recevez donc, Ma-dame, ceste petite offre que je vous dedie en son nom, jusques à temps que ma sœur mesme vienne en ceste Cour vous faire la reverence et consacrer à vos pieds quelque chose de mieux solide et plus meur argument, comme j'ay entendu qu'ell'a faict. Et par ce moyen invoqueray celuy qui vous a si sainctement conduite aux divines loix du bon nopcier Hymenée vous y maintenir une centeine d'ans, avec l'aise et contentement de vos merites, et vous voir d'icy à neuf mois (avec joye et plaisir singulier de toute la France) enceinte d'un beau fruit humainement divin, comme vous estes humainement toute divine.

De Paris, en mon estude, le penultime de septembre 1581.

SUR L'ANAGRAMME ET MARIAGE

D'ANNE DE JOYEUSE

ET

DE MARGUERITE DE LORRAINE

SONET.

Diane va, le guerrier Adonis en-rete moy.

LE grand Juppin de la Françoise terre
Veit en sa Cour semi-Dieux infinis
A luy porter honneur et gloire unis,
Et par sur tout un Cyprien en guerre,

Un autre Mars qui les plus fiers atterre.
DIANE VA, LE GUERRIER ADONIS
EN-RETE MOY; dans tels reths si polis
Il faut son cœur par un regard acquerre.

Ainsy disoit le Roy des plus grands Roys.
Diane prend son arc et son carquois
Et va dardant droit au cœur de JOYEUSE.

Cil qui estoit des hommes le vainqueur
Voit pour jamés ores vaincu son cœur
Par le vouloir d'une ame glorieuse.

QUATRAIN A ELLE-MESME.

A l'entour de voz pieds j'entortille ces vers
Que le Rhone bruyoit n'a gueres sur son onde ;
Si vous les recevez, peut-estre l'univers
Les lira aprés vous, où toute grace abonde.

AUTRE.

SANS doute je sçay bien qu'il falloit vous offrir
Quelque chose de grand, puisque vous estes grande.
Mais le grand du petit la faute peut souffrir
Et prendre ainsi qu'un Dieu de bon cœur son offrande.

ANAGRAMME SUR SON NOM.

Marguerite de Lorraine.
Or la grandeur je merite.

L'OR surpasse en grandeur, en pris et en bonté,
Tous les autres metaux ; ainsi vous, Marguerite,
Perle de grand valleur, ornement de beauté,
Direz sans rougir : *Or la grandeur je merite ;*
Aussi le Ciel m'accouple à une Deité.

SONET D'ELLE MESME

SUR SON MARIAGE AVEC MONSEIGNEUR

LE DUC DE JOYEUSE,

PAIR DE FRANCE.

Si jamais on a veu deux cœurs s'aimer ensemble
D'une parfaitte amour, si jamais loyautez
Furent en deux amans de l'amour agitez,
Ce couple vienne voir, où tout le mieux s'assemble.

Ce qu'on appelle bien son bien de ces deux emble,
Deux qui font un vouloir en deux divinitez.
Jamais on ne verra de semblables beautez,
Où de merveille encor l'Archerot mesme tremble.

Aussi le bon Hymen n'alluma tant de feux
Jamais pour esclairer à mille honnestes jeux
Triomphes et tournois, comme en ce mariage.

C'est icy où l'on voit la force des combats;
C'est le lieu, c'est le pris des amoureux debats:
Bref, ces deux sont l'honneur et gloire de nostre âge.

EXTRAICT DU PRIVILEGE.

PAR grace et privilege du Roy, il est permis à Lucas Breyer, marchant libraire en ceste ville de Paris, de faire imprimer, vendre ou distribuer une fois ou plusieurs un livre intitulé *Les Premieres Œuvres poëtiques de Damoiselle Marie de Romieu Vivaroise.* Et deffences faites à tous autres marchands libraires et imprimeurs de n'imprimer, vendre ne debiter desdits livres en ses pays, terres et seigneureries autres que de ceux qu'aura faict imprimer ledit Breyer, jusques au temps et terme de neuf ans, à commencer du jour que ledit livre aura esté achevé de imprimer, sur peine de confiscation des livres et d'amende arbitraire, comme plus à plain est contenu és lettres dudit Privilege. Donné à Paris, le 16e jour de Septembre 1581, et de nostre regne le huictiesme.

Par le conseil

Signé RAFFIN.

EPISTRE A MON FRERE

MONSIEUR et bien aimé Frere, je receus un merveilleux contantement de voz lettres ces jours passez, non moins agreables que pleines d'un style doux-coulant accompagné de belles sentences dignes de vous. Mais d'ailleurs je fus grandement estonnée et comme ravie d'admiration ayant leu une certaine invective avec quelques satyres qu'aviez faict à l'encontre de nostre sexe fœminin envoyée à Monsieur nostre oncle Desaubers, homme recommandé pour un des premiers, comme sçavez, de nostre ville, tant en grade de dignité que de singuliere doctrine. Et ce qui me tourmentoit le plus, c'estoit que j'ignorois la cause qui vous avoit peu esmouvoir à tonner ainsi contre les femmes. Quant à moy, estant du nombre de ce noble et divin sexe, j'ay bien voulu vous monstrer en cela que je n'es-

tois du tout despourveuë de l'art de poësie, comme celle qui se plaist quelque fois avec une incredible delectation aprés la lecture d'icelle. Prenez donc en bonne part, mon Frere, ce mien brief discours que je vous envoye, composé assez à la haste, n'ayant pas le loisir, à cause de nostre mesnage, de vacquer (comme vous dedié pour servir aux Muses) à chose si belle et divine que les vers. Ce pendant je vous prieray de me tenir tousjours en voz bonnes graces, comme vous estes au plus profond des miennes. De Viviers, ce jour de la my Aoust 1581.

Vostre bien humble et obeïssante seur à vous servir.

M. D. R.

SONNET

A MADAMOYSELLE MARIE DE ROMIEU.

LORSQUE Paris, l'ornement des citez,
S'esjouissoit du futur mariage
D'un qui nasquit de divin parentage
Et d'une aussi qui tient des deïtez;

Lorsque les grands estoient tous invitez
A faire voir la force de leur âge,
Et faire voir à chacun leur courage
Accompagné de magnanimitez;

Alors tes vers eurent si bonne grace,
Comme Venus du bi-cornu Parnasse,
Que tous disoient : « Qui est ceste Romieu ? »

L'on leur respond : « C'est une Vivaroise
Qui se fait voir en la terre Françoise,
Gloire des siens et de son petit lieu. »

TOGNE DE VAULX.

A MADAMOYSELLE MARIE DE ROMIEU

SONNET FŒMININ SUR SON DISCOURS.

Ce mâle vers enfant de ta verve femelle
Me faist, prodigieux, couver en la poictrine
Un vœu de m'enfemmer, pour, nouvel Androgyne,
Arreter à qui plus la neuveine pucelle

(D'entre l'homme et la femme) a fait la grace telle
De mieux boire au cristal de l'onde chevaline.
Ainsi entre Juppin et Junon sa Juppine
Tyrese mâle-femme appointa la querelle.

Mais ce procés ne veut si longue procedure;
Ton haut styl' est l'arret de la judicature:
Car ce beau trein nombreus, ce miel fiz de ta bouche,

Au saint trac des neuf sœurs t'arrangeant la dixiesme,
Te couronnant du priz, à tous la bouche bouche;
T'avoue donc ton sexe aux Graces la quatriesme.

JAN EDOUART DU MONIN pp. B.

SONNET.

TOUT ainsi que Saphon et la docte Corinne
Des poëtes anciens l'orgueil ont rabaissé,
S'acquerants un renom qui onc ne fut blessé
De l'injure du temps, qui toute chose mine,

Ainsi Romieu, de qui l'eloquence divine
Paroist en ce discours pour les dames dressé,
Aux poëtes a faict honte, et docte s'est tracé
Un chemin droit aux cieux par sa rare doctrine.

Voyant les gentils traits semés parmy ses vers,
Les voyant enrichir d'un sçavoir si divers,
Tout confus la grandeur de son esprit j'admire,

Et dis que des nœuf sœurs le sacré sainct trouppeau
L'enseigne tous les jours sur le sommet jumeau
Et dedans l'estomach sa grace luy inspire.

L. MURIGNIEU, LYONNOIS.

QUATRAIN.

BABILLARDS, qui l'esprit des dames mesprisez,
Escoutez ce discours qui à vous se presente,
Et n'en soyez aprés à mesdire embrasez,
Car vous verrez tousjours leur gloire florissante.

AUTRE.

De Romieu, soustenant des dames l'excellence,
A usé dans ses vers de si grande eloquence
Que ce qu'on estimoit paradoxe incroyable
Est maintenant receu pour chose veritable.

AUTRE.

Dames, vostre honneur deschiré
Par mainte langue mesdisante
Vous est maintenant reparé
Par de Romieu la bien-disante.

SONNET.

C'est peu de cas de voir des apparences belles,
Un beau corps, un beau teint, un souris gratieux,
Un regard plein d'attraits et de feux amoureux
Pour forcer doucement les ames plus rebelles.

Et l'on voit rarement les vertus immortelles
Faire dans un beau corps leur sejour precieus :
Car volontiers ce corps au dedans vicieus
Masque couvertement des choses infidelles.

Or le Ciel (de Romieu) t'a si bien caressé
Qu'il a pour t'embellir prodiguement versé
Les plus rares presens qu'en un corps il assemble,

Si bien qu'en te voyant riche de ses tresors,
Il semble que l'on voit, tant dedans que dehors,
Et Pallas et Venus se rallier ensemble.

A. PERRAUD, LYONNOIS.

BRIEF DISCOURS

QUE L'EXCELLENCE DE LA FEMME SURPASSE CELLE DE L'HOMME,

AUTANT RECREATIF QUE PLEIN DE BEAUX EXEMPLES.

Nous avons bien souvent à mespris une chose,
Ignorant la vertu qui est en elle enclose,
Faute de rechercher diligemment le pris
Qui pourroit estonner en aprés noz esprits.
Car, comme un coq qui treuve une perle perdue,
Ne sçachant la valeur de la chose incogneue,
Ainsi, ou peu s'en faut, l'homme ignare ne sçait
Quel est entre les deux sexes le plus parfait.
Il me plaist bien de voir des hommes le courage,
Des hommes le sçavoir, le pouvoir; d'avantage,
Je me plais bien de voir des hommes la grandeur;
Mais puis, si nous venons à priser la valleur,

Le courage, l'esprit et la magnificence,
L'honneur et la vertu et toute l'excellence
Qu'on voit luire tousjours au sexe feminin,
A bon droit nous dirons que c'est le plus divin.
Quelqu'un plein de despit, tout coleré de rage,
Dira que je fais mal de tenir tel langage,
Et dira que la femme est remplie de maux,
D'inconstance et d'erreur, sur tous les animaux.
Quant à moy, je sçay bien qu'entre nous femelettes,
On peut humainement trouver des fautelettes;
Mais cela ne fait pas que ne soit deu l'honneur
A la femme qui est pleine de tout bonheur,
Chasse-mal, chasse-ennuy, chasse-dueil, chasse-peine,
L'asseuré reconfort de la semence humaine.
Si l'on veut balancer suivant les saintes loix
Des hommes les pechez, d'un equitable poix,
Bientost on trouvera que la juste balance
Contre l'homme don'ra la tres-juste sentence.
Pour preuve la grandeur je prens premierement
De sa formation, mon premier argument.
La matiere de chair est elle pas plus belle
(Dont ce corps feminin fut basti sans modelle,
Suivant le sainct vouloir du vray Jupin tout bon)
Que n'est celle qui fut formée du limon?
Sans douter, il y a en l'une d'excellence

Plus qu'en l'autre n'y a de vertu ny puissance.
Et comme le soleil et les luisans flambeaux
Qui drillent dessus nous, comme tous animaux,
La nourriciere terre, et comme le ciel mesme,
Bref tout ce qui fut faict de la main du supreme
Devant l'homme mortel, n'est point si precieux,
Que l'homme est sur cela beaucoup plus glorieux,
Tout ainsi la femme est dessus l'homme plus digne,
Comme chef-d'œuvre au vray de la vertu divine.
Aussi, quand Jupiter la voulut esgaler
Aux citadins du ciel, les dieux feit appeler,
Afin que chacun feit offrande de la chose
Qu'il tenoit dedans soy plus secrette et enclose.
Qui luy donna les mots d'un parler gratieux,
Qui luy quitta ses rais pour luy former les yeux,
Qui laissa son pouvoir, et qui son abondance,
Qui donna son honneur, qui donna la prudence.
Quelle langue pourra leurs merites vanter?
Quelle voix pourra donc leurs louanges chanter?
Quelle plume osera laisser à la memoire
De leurs braves esprits la non-pareille gloire?
Esprit vraiment constant en toute adversité,
Et non à tout moment comme l'autre irrité.
Si l'on veut regarder de prés toutes les choses
Qui sont divinement dedans elles encloses,

Argus n'y voirra rien entre tant de vertus
Desquelles ces feuillets seront en brief vestus :
Car de vouloir parfaire un si hautain ouvrage,
Mon bas stile perdroit sa force et le courage.
Qu'on ne me vante plus des hommes les combats ;
Qu'on ne me chante plus la force de leur bras :
Hé ! quel homme osera, fut-il grand capitaine,
Parier sa vertu à la Camillienne,
Camille, qui jadis fut pleine de valleur,
En prouesse et conseil du monde seul honneur?
Pentasilée quoy, ce foudre de la guerre,
De laquelle le nom demeure encor en terre
Et vivra pour jamais? Et quoy Semiramis,
En qui Pallas avoit sa plus grand' force mis?
Tant que les vens seront, jamais leur renommée
Glorieuse n'ira au gré de la fumée.
Valasque et Zenobie, en temps de nos ayeux,
Se sont acquis un nom tousjours victorieux ;
Mais le siecle antien n'en a point tant de milles
Que le nostre n'en ait encor d'aussi habilles.
Allons donc plus avant, venons à la douceur
Et sainte humanité dont est rempli leur cueur.
S'est-il trouvé quelqu'un qui eut l'ame saisie
De semblable bonté, faveur et courtoisie?
Le ciel vouté n'a point tant de luisans brandons

Comme l'on comptera de feminins mentons
Qui ont abandonné leurs caducques richesses
Et se sont fait au ciel immortelles Deesses,
Aux pauvres dedié ont fait bastir maint lieu,
Qui tout tousjours estoit pour la gloire de Dieu;
Ont fait edifier mill' et mille chappelles,
Racheté prisonniers, y a-il œuvres plus belles?
Jamais ne seroit fait qui voudroit par menu
Raconter la pitié par elles maintenu.
Lisez le fait hautain de ceste noble dame,
De qui pour tout jamais courra cy bas la fame,
Qui daigna recevoir d'une honorable main,
Liberale sans plus, tout le grand ost romain.
Tairai-je de Phriné le courage notable,
Sa liberalité sans cesse memorable,
S'offrant à rebastir les grands murs Thebéans,
Pour vivre seulement aprés soy quelques ans?
Ha! jamais ne sera que ma muse me dicte
La grande charité qui estoit en Thabite,
Thabite qui portoit tant d'honneur à son Christ
Qu'elle ne permettoit que le pauvre souffrist.
Ce saint amour estoit caché dans sa poitrine
Tant qu'elle estoit sans plus à un chacun benigne,
Aux pàuvres orphelins, aux veufves mesmement,
Qui estoient sans secours, en disette et tourment;

Ainsi distribua tous ses biens de fortune,
N'ayant puis pour couvrir sa nature commune.
O amour non-ouy! o sainte charité!
O cueur doux et benin qui ta necessité
Oublies pour aider à tes membres semblables!
Fait vraiment qui sera mis entre les notables
Et de qui parleront tous les siecles suivans,
En despit de l'envie et de tous mesdisans.
Le mesme est advenu a maintes damoyselles
Qui sont ores au ciel pour jamais immortelles,
Et de qui nous n'avons maintenant que le nom,
Le monde estant remply de leur loz et renom.
Ja desja j'oy crier quelqu'un à mes oreilles,
Qui me tance de quoy j'en dis tant de merveilles,
Et me dit : « Venez-çà! ne sçavez-vous pas bien
Que nous ne faillons point que par vostre moyen?
Sçavez-vous pas aussi que le mal qui nous presse
Vient de voir vostre face et vostre blonde tresse?
Si Pâris n'eut point veu d'Heleine les beaux yeux,
Troie n'auroit-ell' pas ses preux victorieux?
Encor tant de citez esleveroient leurs testes
Jusqu'au ciel, qui sont or l'habitacle des bestes.
Abandonnez-vous pas pour un rien vostre corps,
Qui est cause en aprés de tant de mille morts?
Ha! qui voudroit de vous un gros volume escrire,

Il trouveroit assez de subject à mesdire. »
Ainsi dit; mais, helas! par là vous monstrez bien
Que vostre cerveau n'a ne bride ne lien,
Pauvres gens insensez, des bons esprits la fable!
Pourquoy avez-vous donc un' ame raisonnable?
Si vous n'en avez point, mes propos sont deceus :
Dieu vous a donc en vain d'une raison pourveus.
Ha! ce n'est pas ainsi, non ainsi ce n'est pas;
Vous ne vous trompez point par nos subtils appas.
C'est quelqu'une de nous, las! qui se laisse prendre
Dans les trompeurs filets que vous luy venez tendre.
« Madame, dira l'un, vous sçavez que le Dieu
Qui commande à la terre, au ciel et en tout lieu,
Quand il veut decocher une fleche amoureuse,
L'on ne peut eviter la playe dangereuse.
Je le sens maintenant, car vos perfections
Ont tellement navré mon cœur de passions
Que je ne sens en moi muscles, tendons ni veines,
Qui n'endurent pour vous innumerables peines;
Et si me plaist encor de vivre et d'y mourir,
Pourveu que vous daignez à mon mal secourir. »
L'autre plus effronté dira : « Et bien, Madame!
Y a-il quelqu'un cy bas qui vostre renom blasme?
Dictes-le, je vous pry', je luy feray sentir
Combien vaut d'acheter l'aune d'un repentir.

Je vous suis trop servant, j'aime trop vostre face
Et le benin acueil de vostre bonne grace.
Croyez asseurément que, tant que je vivray,
Pour vostre nom aimé ma vie je mettray. »
L'autre, mieux embouché des mots de rhetorique,
Fera sembler le blanc estre couleur lybique,
Et, sous le voile feint d'un langage fardé,
Ornera son propos de tropes mignardé.
« Si le Ciel, dira-il, Madame, m'a faict naistre
Pour vous estre servant, comme je desire estre,
Et si le mesme Ciel vous a mis icy bas
Pour sa benignité ensuyvre pas à pas,
Si vous n'avez le cœur d'une fiere lionne,
Si à vous voir encor vous ne semblez felonne,
Pourquoy differez-vous à me donner secours,
Sans jouyr entre nous de nos douces amours?
Et pourquoy souffrez-vous qu'en mourant je m'escrie
Que je meurs pour aimer trop une fiere amie? »
Qui ne seroit deceue à si miellez propos,
Superbes, importuns, facheux, fiers, sans repos?
Voila comme quelqu'une, entre tant de pucelles,
Laisse cueillir le fruit de ses pommes plus belles,
Plus par ravissement et par deception
Que pour avoir en eux mis trop d'affection.
O trompeuse esverance! et bienheureuse celle

Qui n'a point engravé tels mots en sa cervelle !
Que vous estes trompeurs et pleins de vanité !
Bien heureuse qui n'oyt vostre importunité !
Oncques je n'ay trouvé dans les vrayes histoires
Ny dans les vieux escris d'antiennes memoires
Qu'une femme se soit donnée volontiers,
Sans l'importunité de ses plus familiers,
A nul homme vivant. Ains j'ay bien ouy dire
Qu'il falloit feindre avant un amoureux martyre,
Estre passionné, ne dormir point la nuit,
Aller et revenir quand le soleil nous luit,
Une œillade adorer en secret eslancée,
Rien, si non son object, n'avoir en sa pensée,
Feindre de n'aimer autre et faire rien sinon
Hausser jusques au ciel la gloire de son nom,
Inventer, composer, mille sonnets escrire,
Pour monstrer vrayement que pour elle on souspire;
Guetter de çà, de là, ainsi que fait le loup
Quand il veut au troupeau faire quelque bon coup;
Tantost dessus le front porter un bon visage,
Et tantost ne monstrer qu'un larmoyant image;
Aviser les moyens pour seurement tenir
Ce joyau qu'on ne peut par armes soustenir,
User de braves mots, dresser milles menades,
Apposter des servans, faire mille algarades.

Que diray plus? voilà les grands subtilitez
Qu'on trouve en voz esprits de tels vens agitez.
Aristote disoit que l'humaine personne
Composée de chair plus delicate et bonne
Faisoit par sympathie avoir l'esprit meilleur
A ceux-là qui estoient douez d'un tel bonheur.
Doncques, puis qu'ainsi est, qui est celui qui doubte
Que le nostre ne soit plus excellent sans doute,
Veu que tout nostre corps est delicat et beau
Pardessus la beauté de vostre belle peau?
On le peut voir assez selon l'experience
Qui de ce tous les jours vous en donne asseurance.
On le peut voir aussi par les inventions
Qui sortent tous les jours de noz perfections.
Qu'on lise seulement aux inventeurs des choses,
Mon Dieu, qu'on y verra de merveilles encloses!
Premier on y lira tant d'ommages perfaits,
On y lira encor tant de genereux faits;
On voira là-dedans leurs louanges hautaines
Jusques à inventer les sciences humaines,
Desquelles maintenant les hommes se font forts,
Comme d'un bastion contre cent mille morts;
Qui est pour vous monstrer que, comme d'elles naissent
Les hommes, et encor par leur moyen accroissent,
Les sciences aussi qu'on dit d'humanité

Sont les inventions de leur divinité.
Mais quoy! est-il pas vray (afin que je ne mente)
Qu'elles ont commancé en la bonne Carmente;
Qu'une Leontia vainquit publiquement
Theophraste le Grand par maint bel argument?
Eustochion en fit autant à sainct Hierome,
Pour monstrer aux Romains qu'elle estoit née à Rome.
Rome, mere des arts et des nobles esprits,
Où elle avoit hebrieu, grec et latin appris.
Une sepmaine, un mois, voire un' année encor,
Ne me suffiroit pas pour vanter le thresor
De leurs subtils esprits; d'autre part l'univers
Ne les ignore pas. Saphe trouva les vers
Qui depuis, de son nom, furent nommez saphiques,
Estimez hautement des hommes prophetiques.
Elle vainquit aussi par maint' docte raison
Tous les vatés sçavans de sa belle saison;
Autant en fit Corinne à leur grande louange,
Qui court bien empennée or' au More, or' au Gange;
Tantost dessus Atlas guinde ses pas legers,
Et tantost vers le Nil annonce aux estrangers,
Puis deçà, puis delà, va racontant au monde
Les vertus de ce sexe où tout honneur abonde.
Si l'Itale vouloit les siennes estaler,
Si brave ne seroit qui s'osast esgaler

A la moindre de mill' et mill' en abondance,
Sans faire voir à tous bientost son arrogance.
Tu m'en seras tesmoing, docte Degambara :
Car qui sera celuy qui si tost osera
Contredire à ton vueil et à cil de Pesquiere,
Sans rapporter chez soy une douleur amere
D'avoir voulu en vain disputer contre vous,
De qui sort et le miel et le nectar tant doux?
Que dois-je dire encor d'Armill' Angosiole?
La terre des Germains et la terre Espagnole
En ont des legions, qui tiendroient seurement
Des sciences eschole à tous ouvertement,
Mesmes aux mieux versés ; mais par sus tout la France
Aura le plus grand pris de toute la science.
Or je suis comme cell' qui entre en un jardin
Pour cueillir un bouquet quand ce vient au matin.
Là le thym hyblean, et là la rose belle,
Là l'œillet, là le lis, là mainte fleur nouvelle,
S'offrent à qui mieux mieux, tellement qu'ell' ne sçait
Comme doit de sa main entasser un bouquet ;
Tout ainsi je ne sçay laquelle je dois prendre
Premiere entre ces mill' qu'à moy se viennent rendre,
Tant la France est fertille en tresnobles esprits,
Qui rendent tous mes sens extasement espris.
Mais bien je feray mieux : j'ensuivray les avettes,

Qui vont de çà de là cueillant maintes fleurettes
Pour en faire du miel, ore dessus un mont
Et or' dans un beau pré vagabondes revont;
De mesme en ce discours l'une sera premiere,
L'autre mise au millieu, l'autre sera derniere,
Sans ordre ny sans art. Aussi ne faut-il pas
Donner, Muse, le vert jusqu'aprés le trespas.
Vien donc, sœur des neuf sœurs et quatriéme Charite,
Ma comtesse de Retz, vien, que tu sois escrite
La premiere en mes vers : le grec t'est familier,
De ta bouche ressort un parler singulier
Qui contente les Rois et leur Cour magnifique;
Le latin t'est commun et la langue italique;
Mais par sus tout encor le françois te cognoist,
Pour son enfant t'avoue, honore, et te reçoit.
S'il faut feindre un souspir d'un amant miserable,
S'il faut chanter encor un hymne venerable,
Tu ravis les esprits des hommes mieux disans,
Tant en prose et en vers tu sçais charmer nos sens.
Venez aprés, Morel, Charamont, Elisenes,
Des Roches de Poitiers, Graces Pieriennes,
Vous aussi qui tenez le sceptre Navarrois,
Et vous, ma Generale, honneur des Piedmontois,
De qui l'illustre sang l'Italie environne,
Ayant regné longtemps sur Vincense et Veronne,

Et de qui les ayeux, des vertus amoureux,
Ont esté de tout temps puissans et genereux.
Ore je ne dis rien de ceste grand' princesse,
La perle de Vallois, qui est au ciel Deesse
Maintenant pour jamais. Toy qui regis icy
La France, qui se rend à ta douce mercy,
Voy ce qu'en ta faveur, Grand' Royne Catherine,
J'escris pour haut tonner la race feminine.
Ceux qui de nostre temps ont couché par escrit
Les faits de tes grands roys viennent de ton esprit.
Tu es leur saint Parnasse et leur eau de Permesse;
Aussi chacun t'honor' et te tient pour Deesse.
Mes dames, qui voudroit dignement vous vanter,
D'une Valeria il faudroit emprunter
Le sçavoir et la voix, ou d'une Cornelie
Le parler, ornement de l'antienne Italie.
Trop peu forte est ma voix. Si quelqu'une de vous
Vouloit cecy parfaire à la veue de tous,
Bientost on jugeroit sans appel que nous sommes,
Dés le commencement comme or', plus que les hommes.
Fini, Muse, fini, mes plus cheres amours;
Mignonne, c'est assez, fini moy ce discours
Par l'amitié que Dieu a monstré aux femelles,
Leur ayant desparty ses graces les plus belles.
On lit aux saincts caiers de l'Ancien Testament

Que celuy qui tient tout feit un commandement
Au bon pere Abraham de vouloir tousjours faire
Ce que diroit Sara, s'il luy vouloit complaire.
Celuy qui nous sauva, estant ressuscité,
Monstra premierement sa saincte humanité
Aux dames. Trismegiste et plusieurs autres sages
Nous en ont delaissé maints serieux passages.
Tous disent que le lieu sans femmes habité
Est comme un vray desert du tout inhabité,
Et qu'on doit grandement fuïr l'humaine race
A qui ne plaist d'hanter la feminine grace.
Où est l'honnesteté, où les chastes propos,
Où le plaisant mesnage et où le doux repos,
Si ce n'est à la femme, à qui toute influence
De biens tombe du ciel en prodigue abondance?
Aussi voilà pourquoy toutes les vertus ont
Des femmes retenu le nom, veu qu'elles sont
D'honneur et de vertu beaucoup plus excellentes
Que des hommes ne sont les grand's troupes errantes.

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

DEPUIS deux ou trois jours en çà, Lecteur, j'ay recouvert quelques petites œuvres poëtiques, comme Hymnes, Odes, Sonnets et autres rythmes, par le moyen de mes amis et de la mesme damoiselle auctrice du precedant Discours, qui toutes-fois ne sçait rien moins que ses œuvres soyent mises en lumiere, de quoy je t'ay bien voulu faire part, desireux si non de satisfaire, à tout le moins complaire à la volonté de ceux qui, comme toy, aiment la diversité et nouveauté des viandes. Que si je cognois que tu prennes goust à ceste-cy, je tascheray de rassasier ton appetit par la mesme que ceste damoiselle me fournira (comme l'on m'a promis) assez en abondance, le Ciel l'ayant ornée de tant de belles vertus, et principallement de celle qui apprend à bien composer les vers. A Dieu.

HYMNE DE LA ROSE

A MADAME FRANÇOISE DE LA ROSE.

Je veux chanter icy la beauté de la rose,
Qui de toutes les fleurs la beauté tient enclose ;
Puis la rose je veux à la rose donner,
A toy, Rose, qui peux tout un monde estonner,
Et ravir les esprits d'un singulier bien dire
Qui à ta volonté doctement les attire.
Au-dedans d'un jardin s'il y a rien de beau,
C'est la rose cueillie au temps du renouveau.
L'aube a les doigts rosins, de roses est la couche
De la belle Venus, et teincte en est sa bouche ;
En Paphos sa maison est remplie tousjour
De la soëfve odeur des roses, fleurs d'Amour.
La rose est l'ornement du chef des damoiselles ;

La rose est le joyau des plus simples pucelles;
De roses est semé des Charites le sein;
De son parfait parfum le ciel mesme en est plein.
Bacchus, ce deux-fois né, ce Bassar venerable,
Faict de roses garnir sa bien-garnie table
Et verse incessament les roses prés le vin,
Versant aussi le vin prés des roses sans fin.
De roses l'amoureuse embasmera son coffre,
Lorsque de son amy le linge blanc encoffre.
Quand le jour adviendra de mon dernier vouloir,
Je veux par testament expressement avoir
Mille rosiers plantez prés de ma sepulture,
Afin qu'à l'advenir, grands, soient ma couverture.
Puis l'on mettra ces vers engravez du pinceau
En grosses lettres d'or par dessus mon tombeau :
Celle qui gist icy sous ceste froide cendre
Toute sa vie aima la rose fresche et tendre,
Et l'aima tellement qu'aprés que le trespas
L'eut poussée à son gré aux ondes de là-bas,
Voulut que son cercueil fust entouré de roses,
Comme ce qu'ell' aimoit pardessus toutes choses.

HYMNE

DE CHARLES DE LORRAINE,

PRINCE DE CHEVREUSE.

1

Charles, qui portez le nom
Et surnom
Du grand Charles de Lorraine,
De qui tousjours l'univers,
Par les vers,
Va cornant la gloir' hautaine,

2

Recevez ce que j'appens
(Aux despens
De la douce Calliope)
A vos pieds. Aidez-moy, Sœurs,
Mes douceurs,
A le chanter par l'Europe.

3

Ha! ne fault que j'aye soin,
Car plus loin
Vostre nom se doit estendre.
L'Asie vous veut avoir
Et vous voir
Sa large terre deffendre.

4

L'Aphryque, de l'autre part,
Pour rempart
Vous souhaite surtout, Prince;
L'Europe dit : « Tel enfant
Triomphant
Ne sort que de ma province.

5

« Je veux donc que tout l'honneur
Et bonheur
Qui viendra de sa personne
Me soit deu; quand je le filz,
Pour mon filz
En don le Ciel me le donne. »

6

Jupiter entend soudain,
En sa main
Qui tient le tonant tonnerre,
Les discordantes humeurs
Et rumeurs
Qui lors estoient sur la terre.

7

« Qu'est cecy? dit-il. Cessez
Et laissez
Ceste fascheuse querelle.
Je vous soullageray tous,
Pere doux,
Par ma sentence nouvelle.

8

« Je veux que cil que j'ay fait,
Tout parfait,
Mon mignon, le filz de Guise,
Vous fasse cognoistre un jour
A son tour
Sa valleur la plus exquise.

9

« Son bon bruit qui ne craint pas
Le trespas,
Suivant le train de sa race,
Se fera victorieux
Jusqu'aux cieux,
Par sa force et par sa grace.

10

« Et, comme son Godefroy
Pour la foy
Accreut sa grand renommée,
Par l'aigu de son couteau,
Le tombeau
De mainte face Idumée;

11

« Ainsi, quand le temps viendra
Qu'il faudra
Renverser un camp par terre,
Je le feray en tout lieu
Second Dieu
Des soldats et de la guerre.

12

« Vous, Asie, Aphrique aussi,
Mon soucy,
Contentez-vous de sa fame,
Car celle qui a produict
Un tel fruict
N'en doit recevoir tel blame. »

13

Ainsi dit. Ces sœurs aprés
De cyprés
Couvrent leurs temples funebres;
La lumiere leur desplait,
Leur souhait
C'est tousjours estre en tenebres.

14

« Hé, Dieu! dit l'Europe lors,
En son corps
Que je te suis redevable.
Jour ne sera qu'un agneau
Ou un veau
N'ait ton autel venerable. »

15

Mon Prince, de voz ayeux,
L'heur des cieux,
Suivez seulement la voye;
Vous chasserez tout mal-heur,
Seul bon-heur
Qui ja desja vous convoye.

16

Quand vous aurez retiré
L'esgaré
Et abbatu l'arrogance,
Alors on voirra ranger
L'estranger
Dessous vostre obeïssance.

17

Vous prendrez mille chasteaux
Fors et beaux
Par vostre invincible force,
Qui monstre desja le pris
Qu'ell' a pris
De sa paternelle amorce.

18

Vivez donc, Prince, vivez
Et suivez
La vertu qui, d'age en age,
Caressé vous maintiendra,
Et rendra
Immortel vostre courage.

ODE

POUR LA BIENVENUE DE MADAME DE CHASTELLIER.

I

Nymphe, revien voir tes bois,
Laisse Blois,
Fuy-moi ceste cour mutine;
Vien voir de tes beaus enfans
Triumphans
La compagnie divine.

2

Laisse-moy ces grands honneurs,
Ces grandeurs
Et richesses magnifiques;
Tu en as assez acquis
Par l'exquis
De tes vertus heroïques.

3

La race de tes ayeux
Glorieux
Autrefois a faict paroistre
Que la force de leurs bras
Par combas
Se faisoit au ciel cognoistre.

4

Tu portes encor le nom
Et renom
De ce grand preux, ton ancestre;
On voit les graces qui sont
Sur ton front
Escrites en grosse lettre.

5

Chacun se resjouyra
Et dira :
« Bien heureuse la journée
Que la nymphe de noz bois
Ceste fois
S'en revient bien fortunée. »

6

Les Faunes et les Dieux Pans,
Tous les ans
Chomeront une grand' feste
Où les Satyres my-nus,
Bi-cornus
D'un rond orneront ta teste.

7

Les Sylvains t'adoreront
Et feront
Ce jour-là mille carolles;
Les Dryades devant toy
A pied coy
Foulleront les herbes molles.

8

Nul ne sera dans tes prez
Diaprez
Qui ne chante ta louange;
Sur toutes j'entonneray
Et diray
Ton beau los au peuple estrange.

ODE

A MADAME DE C.

1

Le jour avoit d'un noir bandeau
Caché sa clarté coustumiere,
Quand la nuict, fille du tombeau,
Silloit ma jumelle paupiere.

2

Lorsque mon corps prend son repos,
Un Dieu me vient dire à l'oreille :
« Chasse le somme de tes os
Et contemple ceste merveille. »

3

Mais en vain, tant la nuit avoit
Poussé le repos dans mes veines.
Dormant ainsi, ne me chaloit
D'habiter les celestes pleines,

4

Je songe aprés qu'une Junon,
Au ciel Deesse qui commande,
Quittoit le ciel porte-brandon
Pour visiter l'humaine bande.

5

Les trois Graces d'un pas léger
Accompagnoient ceste Deesse,
Qui, joyeuses, venoient loger
Au Plessis en grande vistesse.

6

Comme l'on voit, à la minuit,
Couler de bien loin un' estoille
Entre deux airs, claire qui luit,
Se perdant d'une course isnelle;

7

Ainsi la maistresse des Dieux,
De Jupin la seur et l'espouse,
Fendoit les airs, quittant les cieux,
De l'honneur du Plessis jalouse.

8

C'estoit le jour que le chasteau
Celebroit sa plus grande feste,
Où tous les ans maint jeu nouveau
On joueit de coustume honneste.

9

Là chacune changea son nom :
Junon se nommoit Hypolite,
Pasithée pour son surnom
Voulut estre Marie eslite.

10

Thalie dit : « Et j'ayme mieux
Avoir nom Renée divine;
Et moi, Eufrosine, je veux
Tourner mon beau nom en Francine. »

11

Hyppolite avoit attiré
Une troupe de damoiselles;
Aprés soy, du ciel azuré
C'estoient en beauté des plus belles.

12

« Allon, mes filles, mon soucy,
Allon, dit-elle, en ceste sale :
Que chacune de vous icy
Ses plus rares vertus estalle. »

13

En celle sale estoit bonheur,
Beauté, vertu, la bonne grace ;
Les plus belles perles d'honneur
Honoroient de leur corps la place.

14

Personne pourtant n'a rien veu
De la venue des Deesses ;
Elles entrent à l'impourveu
Dedans les corps de noz maistresses.

15

Toutes les belles de la Cour
Du grand Roy qui regit la France
Estoient venues, puis le jour,
Pour honorer du lieu la dance.

16

La nuict vient, la table à couvert
De maint friand mets est garnie,
Mets qu'on avoit ja recouvert
En faveur de la compagnie.

17

Et ja desja l'on fait courir
Le verre en rond parmy la table,
L'on entend desja discourir
Quelque personne venerable.

18

Avec du pain materiel
L'humain paist sa chetifve vie;
Mais ceux qui habitent le ciel
Ont le nectar et l'ambrosie.

19

Aussi noz dames, qui estoient
Pleines de graces immortelles,
Comme les autres ne vivoient
En la table parmy les belles.

20

Bientôt là l'on a recognu
Que c'estoient princesses celestes;
A leur maintien l'on l'a cognu,
A leurs propos et à leurs gestes.

21

Des violons melodieux,
Des luthz et des lyres encore,
Le son s'envole jusqu'aux cieux,
Son qui toute la sale honnore.

22

Cependant Phœbus ses chevaux
Attele, et l'aube aux doigts de roses
De Thetis sort des perses eaux,
Ouvrant du jour les portes closes,

23

Quand le somme tout en sursaut
Laisse ma jumelle paupiere,
Et me fait voir desja bien haut
Celuy qu'apporte la lumiere.

24

J'ay accouru soudainement
A la chambre de nos maistresses,
Où j'ay cogneu humainement
Que c'estoient celestes Deesses.

25

Voïla comme il faut honorer,
En songeant, bien souvent les songes,
Et mesmes les Dieux adorer,
Qui jamais ne disent mensonges.

QUATRAIN.

Le beau nom d'Isabeau ne sonne rien que beau,
Avecques le beau nom Isabeau est fort belle.
La beauté convient bien avec un' Isabeau;
Mais le nom d'Isabeau ne convient mieux qu'en elle.

DISTIQUE RAPPORTÉ.

Le luth, Cæsar, l'Amour, attire, esmeut, modere,
L'oreille, pleurs, travaux, par son, sang, par priere.

ECLOGUE

D'UN AMANT DESESPERÉ

SA DAME SE MONSTRANT COURROUCÉE A L'ENCONTRE DE LUY, AVEC LA COMPLAINTE QUI S'ENSUIT.

Mon ame, mon penser, mon cueur, mon doux esmoy,
Pourquoy desloges-tu me voyant prés de toy,
Et d'un front ramassé et d'un sourcil severe
Fais cognoistre aux amis contre moy ta colere?
Lorsque j'avois l'honneur de voir tes chastes yeux,
De l'Inde me sembloit voir le plus precieux;
Quand j'entendois ta voix à nulle autre pareille,
Mon corps tressailloit d'aise, et mon cœur de merveille.
Alors j'estois plus riche et que le roy Cresus,
Et mesme que les Dieux qui habitent là-sus.
Que je sens lentement la playe dedans l'ame
Qui plus qu'auparavant de ton saint feu m'enflamme!
Mon ame, mon penser, mon cueur, mon doux esmoy,
Pourquoy desloges-tu me voyant prés de toy,

Et d'un front ramassé et d'un sourcil severe
Fais cognoistre aux amis contre moy ta colere?
La grace naturelle et l'honneste maintien
Qui souloient estre, avant, ma gloire et mon soutien,
Maintenant sont changez en rigueur rigoureuse;
Au lieu d'un doux parler, d'une œillade amoureuse,
D'un souris gratieux et d'un courtois accueil,
Je ne sens que fierté qui me remplit de dueil.
O sainct premier martyr, ô temple venerable,
Qui fustes mon bon-heur, soyez-moy secourable!
Aydez à celuy-là qui est plein de mal-heur;
Rendez-luy, je vous pry, son destiné bon-heur.
Adoucissez le cœur de ceste tant cruelle,
Faictes que desormais ne luy soit si rebelle.
Mon ame, mon penser, mon cœur, mon doux esmoy,
Pourquoy desloges-tu me voyant prés de toy,
Et d'un front ramassé et d'un sourcil severe
Fais cognoistre aux amis contre moy ta colere?
Celle qui me faisoit d'un regard gratieux
Presque semblable à ceux qui habitent les cieux
Ores a eschangé sa face coustumiere
A une Tisiphone ou à une Megere;
Celle qui a esté plus douce que le miel
Qui vient du mont Hymet' est convertye en fiel;
Et celle qui estoit la gloire de son age

Ores tout à un coup me cache son visage.
Mon ame, mon penser, mon cœur, mon doux esmoy,
Pourquoy desloges-tu me voyant prés de toy,
Et d'un front ramassé et d'un sourcil severe
Fais cognoistre aux amis contre moy ta colere?
Helas! je suis tout tien! demeure aussi mon mieux!
Plus que mon cœur je t'aime et plus que mes deux yeux.
Cil je suis qui, depuis un' année passée,
A eu de ton amour la poictrine offencée,
Ains le cœur tout navré; et je suis cil encor
Qui adore, payen, de tes beaux cheveux l'or;
Celuy qui, pour te voir, a fait mille voyages
Par sentiers incogneus et par divers messages,
Et celuy qui prendra aggreable un mourir;
Mais que d'un œil benin le daigniez secourir,
Veu qu'il ne vit si non en misere et tristesse,
Absenté du regard de ta dorée tresse.
Mon ame, mon penser, mon cœur, mon doux esmoy,
Pourquoy desloges-tu me voyant prés de toy,
Et d'un front ramassé et d'un sourcil severe
Fais cognoistre aux amis contre moy ta colere?
Alcide n'a point tant cherché le beau Hylas
Comme je vous choisis entre mil'; mais, helas!
Que me sert maintenant de vous avoir esleue?
Je suis un Ixion qui se paist d'une nue;

Et si je seme en l'eau sans espoir de moisson,
Et pense de pescher par les champs du poisson.
Jeune je vous esleus : le jeune aime la jeune.
Le Destin le permit, conduit de la Fortune.
Qu'eussé-je faict? Helas! je n'ai peu resister;
C'estoit mesme le vueil du grand Dieu Jupiter.
Croyez-moy (ains plustost à un Dieu veritable
Qui veut estre partout tousjours inviolable),
Depuis que je cognois vostre gentille humeur,
Vostre sein verdelet, ains qui est desja meur,
Veu les perfections de vostre bonne grace
Et veu ce qui reluit en vostre belle face,
Qui pourroit esmouvoir à vous aimer les Dieux,
Hardi, je m'opposay de chanter furieux
Sus l'accord de mon luth la rigueur que j'endure,
Pour les effets qui sont en ma maistresse dure.
Vous estes la rigueur cause de mon tourment,
Tourment qui, si bien tost n'a son allegement,
Je m'attends de passer bien tost en la nacelle
De Caron, si tousjours vous m'estes si cruelle.
Mais quoy! je ne sçay point la cause de mon mal;
Aussi est-ce qui fait que je suis un Tantal.
Si j'ay dissimulé l'amour que je vous porte,
L'amour dedans mon cœur estoit d'autant plus forte.
Si, vous voyant, j'ay fait semblant ne vous voir point,

C'est alors que l'amour plus que devant m'espoinct.
Si je vous ay aimé pardessus toutes choses
Qui sont dedans ce rond divinement encloses,
Mon ame, mon penser, mon cœur, mon doux esmoy,
Pourquoy donc t'enfuis-tu me voiant prés de toy,
Et d'un front ramassé et d'un sourcil severe
Fais cognoistre aux amis contre moy ta colere?

ELEGIE

EN FAVEUR ET PERSONNE

DU SEIGNEUR GRATIAN MEISSONNIER,

Mon cousin,

PASSIONNÉ DE L'AMOUR CHASTE ET HONNESTE DE LUCRESSE,

AVEC LE SONET CY-APRÉS MIS.

Trois ans estoient coulez en la fleur de mon age
Avant que j'eus jamés asseuré tesmoignage
Du reciproque amour de celle en qui les Dieux
Avoient mis à l'envy le thresor de leur mieux,
Quand, tout gros de despit de ma peine perdue,
J'allois peindant en l'air mainte fere cornue.

Ores mes bons amis, me voyant tourmentant,
Tachoient, tous d'un accort, de m'aller confortant.
J'avois la face triste et le visage palle,
Ressemblant à la mort qu'à la tombe on devale.
L'un me disoit : « Amy, il faut laisser l'amour,
Et jouir, en vivant, de la clarté du jour,
Prendre ses passe-temps, for-huer à la chasse,
Voir courir le levrier lorsqu'un lievre pourchasse,
Avoir un chien couchant, chasser à la perdris,
Et non point s'adonner aux ennuis de Cypris.
Si tu m'en crois, amy, laisse ceste Deesse,
Et ne t'amuse plus au giron de Lucresse.
Aussi bien perds-tu temps en danger de mourir,
Si sa benignité ne te veut secourir.
Mais ne pense jamais qu'elle te soit benine,
D'autant qu'elle a le cueur d'une roche marine.
Laisse-moy, je te pry', toutes ces vanitez :
Je voy bien, à tes yeux de l'amour agitez,
Qu'ardemment tu es pris de l'amoureuse flamme
D'une qui à grand tort t'est trop cruelle dame.
Falir est chose humaine et commune entre nous ;
Cognoistre son erreur n'est pas permis à tous.
Or, tu sçais bien l'estat où jadis soulois estre,
Avant que l'Archerot se vint rendre ton maistre ;
Je plains certes ton mal, je sçay bien que l'aimer

T'apporte quelque doux, mais beaucoup plus d'amer.
Croy-moy : absente-toy de la veue de celle
Qui te va consumant de sa vive estincelle,
C'est l'asseuré moyen pour esteindre ce feu;
Comme la cire en luy qui se fond peu à peu,
Ainsi dans peu de temps, absent de sa lumiere,
Tu voirras revenir ta liberté premiere. »
Tantost l'un, tantost l'autre, en pleignant ma douleur,
Alloit ainsi disant le mal de mon erreur.
J'estoy demy gaigné de leurs belles parolles;
Je ne me plaisois plus au publiques carolles;
Je proposois en moy : « Puisque tu es icy,
Il faut par tout moyen mettre tout ton soucy
A bien estudier, soit en mathematique,
Soit à bien exercer l'art peripathetique;
Il te faut rendre aussi bon platonicien,
Avoir un sainct Thomas, estre theologien.
Il faut laisser d'aller audevant de la porte
De celle qui se plaist en ta douleur trop forte. »
Ainsi j'allois, faisant à part moy ce discours,
Pensant par ce moyen de laisser mes amours.
Je voulois estre hermitte et faire penitence;
Mais aussi tost madame estoit mon esperance.
Ores le souvenir de son œil gratieux
Me rendoit pair à ceux qui habitent les cieux,

Et or' le souvenir d'une attraiante œillade
Me tenoit, qui eut peu rendre un bien sain malade.
« Non, disois-je souvent, il faut estre constant
Et ne se laisser plus gaigner à un enfant.
Puis qu'il a si long-temps que je suis en mal-aise,
Il faut estaindre en moy ceste bruslante braise. »
Et, discourant ainsi, tantost je m'en allois
Ouyr une leçon d'un professeur en loix;
Je frequentois souvent la troupe des poëtes,
Des hommes et des dieux les divins interpretes:
Car dés mes jeunes ans les Muses j'ay aimé,
Ayant à les servir mon age consumé.
Aucuns me conseilloient de prendre la science
Qui d'un Dieu faict cognoistre aux hommes la puissance,
Les conduisans au ciel, et que par ce moyen
Je pourrois acquerir maint honneur et maint bien.
J'estois presque conclud d'abandonner le monde,
Où sans cesse l'erreur et la folie abonde,
Et, pensif, bien souvent dans le cerveau j'avois
Que ce seroit bien fait d'aller en quelque bois,
Pour passer là, contant, le reste de ma vie,
Sans voir aux loix d'aimer ma raison asservie.
Ja desja j'estois fait un grand religieux;
J'assistois sainctement à l'office des Dieux;
J'estois desja tout faict aux heures canoniques;

Je sçavois leurs versets, leurs hymnes, leurs cantiques.
A me voir habillé, à voir mon long manteau,
A voir ma grand soutane et à voir mon chapeau,
On disoit que j'avois quelque bonne abaye,
Que j'estois un bon prestre, ayant l'ame saisie
De toute saincteté, que je ferois bon fruict,
Pourveu que le dehors l'interieur produict.
Deux mois estoient passez que je n'avois veu celle
Qui poussa dedans moy sa fleche plus cruelle,
A qui j'avois donné ma vie et mon honneur,
Et de qui ne receus si-non toute rigueur.
Un jour qu'on celebroit d'un grand martyr la feste,
Attentif d'achever ma tres-humble requeste
Que j'adressois à Dieu, dans l'eglise esgaré,
De la presse et du bruit assez bien separé,
J'avise à moy venir ceste douce ennemye.
Alors une rougeur d'une couleur blesmye
Me monte sur la face, et, d'aise tout espris,
Je m'asseure à la fin, ayant courage pris.
Habillé' ell' estoit comme une grand' princesse,
Et marchoit dextrement ainsi qu'une Deesse.
Ses doigts estoient garnis de presens d'Orient;
Son regard n'estoit plus que benin et riant,
Son aller tout celeste, et son port plein de grace,
Et d'attraits amoureux remplie estoit sa face.

Elle portoit en main une grand coupe d'or :
Je pensois que ce fut une Pandore encor
Descendue du ciel en habit de mortelle,
Tant la beauté luisoit en sa face tant belle !
Entrant dedans ce lieu, vint s'approchant de moy;
Approchée de moy, demeura toute coy,
Me feit la reverence, et, d'un regard aimable,
Monstra qu'elle avoit tort de n'estre secourable,
Et, tirant un souspir du profond de son cœur,
Me tesmoigna le mal de sa dure langueur.
Enfin sortit ces mots de sa bouche sucrine,
D'où jamais ne sortit que parole divine :
« Monsieur, n'oubliez pas les pauvres, à ce jour;
N'oubliez pas, dit-ell', mon cœur navré d'amour. »
J'estois debout, craintif d'une chose si rare,
Aux yeux de qui mon sens esperdûment s'esgare.
Je ne sçay si j'estois transformé en rocher,
Lorsque je veis vers moy ma Lucress' approcher :
Tant j'estois insensible et confit en liesse
De veoir auprés de moy ma gentile maistresse.
Enfin j'ouvre la bouche et luy dis ces propos
Qui comprenoient en soy tels ou semblables mots .
« Ma-dame, je suis né pour vous faire service,
Et faire de mon cœur au vostre sacrifice.
Faictes-moy tant d'honneur de croire seullement

Que j'adore voz yeux, causes de mon tourment.
Si de vous je reçoys ceste grand' courtoisie,
Pour vous j'exposeray mon honneur et ma vie,
Car trois ans sont passez, las! que le long soucy
M'accompagne tousjours et me rend si transi,
Pour n'avoir peu jamais descouvrir mon martyre,
Qui faict qu'en me taisant encore je souspire.
— Non! dit-elle tout bas, aimez parfaittement,
Et bientost je seray vostre soulagement :
Adieu!... » Lors je jettay mon cœur dedans la coupe,
Finissant mon discours, à cause de la troupe
Qui desja s'avisoit de telles privautez,
Admirant comme moy ses divines beautez.
Si jamais la chaleur d'une amoureuse flame,
Si jamais la beauté d'une gentile dame
A eschauffé le cœur d'un parfaict amoureux,
Ma dame me rendit alors tout bien heureux.
Si estre un potentat de la puissante Asie,
Si boire du nectar, manger de l'ambrosie,
Sont quelque chose, encor plus heureux je vivois
Quant devot j'entendis de m'amie la voix,
Voix qui tant me ravit le cœur et la parole
Que mon ame à l'instant en la sienne s'envole.
Face doncques le Ciel ce que voudra de moy :
Je veux vivre tousjours en soy et dedans soy.

SONET.

Je ne suis point ce Tarquin impudique,
Ce ravisseur de ta pudicité,
Ce chasse-rois trouble de ta cité,
Peste des siens et de sa Republique.

Lucresse, non, je ne suis point lubrique;
Un bon demon, une divinité,
Conduit tousjours ma vie en saincteté :
J'ay l'ame bonne et l'esprit magnifique.

Helas! je suis ce triste Collatin,
Honneur des siens et du terroir latin,
Qui regrettoit ta chasteté pollue.

Je ne viens point encor pour te ravir,
Ains seulement je viens pour te servir,
Et rechanter ta gloire à tous congneue

EPITAPHE

OU ELEGIE FUNEBRE

DE FEU MESSIRE JAN CHASTELIER,

CHEVALIER, SEIGNEUR DE MILLIEU,

Conseiller du Roy en son Conseil d'Estat,
et intendant de ses Finances.

Pleurez, mes yeux, pleurez, et ores de voz pleurs
Faites sortir un ruisseau de douleurs!
Et toy, mon cœur, fend-toy d'une douleur profonde,
Fay que mon mort je suyve en l'autre monde.
O cruelle Atropos, chasse-bien, porte-dueil,
Qui nous conduis, quand tu veux, au cercueil,
Que n'as-tu reservé pour quelque temps encore
Cil qui pouvoit, du Gange jusqu'au More,
Me celebrer; celuy qui tous ses beaux enfans
Dans peu de temps pouvoit voir triomphans,
Triomphans en vertu, en honneur, en richesse,
Imitateurs de sa subtile adresse.
Atropos, si de toy j'eus receu tant de bien
De ne couper encore ce lien,
Je t'eusse faict un jour (ô Parque!) au ciel Deesse,

Changeant ton lieu de dueil et de tristesse
En ris et passe-temps. Ha! je suis hors de moy,
Tant son trespas me cause un grand esmoy.
Mais quoy! mes yeux, mon cœur, toute chose naissante
Est icy-bas mortelle et perissante;
Le temps amene tout; le Pape et l'Empereur
Meurt aussi bien que le lourd laboureur.
C'est un arrest doné que toute chose née
Est à la fin à la mort destinée.
Aprés que le prin-temps plaisant et amoureux
A fait son cours, vient l'esté chaleureux;
Aprés le chaut esté, l'automne; aprés arrive
Le froid hyver, qui nous mene à la rive
Du nautonier Caron. Enfin rien du mourir
Nos fresles corps ne peut pas secourir.
Ainsi ce bon seigneur a passé sa jeunesse
Et son avril, automne et sa vieillesse,
Au service de Dieu et de son chrestien Roy,
Virillement, en mourant pour la foy.
Cependant qu'il estoit en son age plus tendre,
On le faisoit aux escholes apprendre,
Apprendre la vertu qui nous conduit aux cieux,
D'humains mortels nous faisant demy-dieux.
L'esprit estoit divin, des bons esprits la gloire,
Son sens divin, divine sa memoire.

Auss' il a tellement dans peu de temps appris
Qu'il surpassoit les plus doctes espris :
Car, pour bien discourir d'une histoire payene,
D'un fait tiré d'une page chrestienne,
De l'art de bien parler, et de l'art curieux
De bien ranger le soldat vicieux,
Du mouvement des cieux, de la philosophie,
Des sainctes loix, de la theologie,
Il estoit tout ensemble et bon historien
Et, par sur tout, grand rhetoricien.
Il sçavoit sur le doigt l'artifice de guerre,
Tesmoin sera la Piedmontoise terre ;
Et souvent discouroit des astres et des cieux,
Où il est or' assis au ranc des Dieux.
Bref, c'estoit tout l'honneur de toute sa province,
Tout dedié pour servir à son prince ;
A peine on voit sortir de son jeune menton
Bien compassé un blond doré cotton,
Quand, dispost et hardy, sa terre Daulphinoise
Quitte et va voir la terre Piedmontoise.
Là nos jeunes guerriers essaioient de leurs bras
Combien pouvoit la force des combas.
Le Po s'enfle de joye, et les champs et les prées
Rient de voir leurs terres habitées
De si vaillants seigneurs. Il receut grand honneur

En ce païs pour sa rare valleur:
Car à tous les combats et belles entreprises
Et aux rempars des fortes villes prises
Par les hardis François premier il accouroit,
Et d'assaillir l'ennemy desiroit,
Brave d'un brave coup; mais tousjours la prudence
Serre la bride à sa haute vaillance.
Le bruit vole partout, la fame de son nom
S'acquiert au monde un immortel renom.
Aprés mille travaux et aprés mille peines
(Qui dés tousjours les miseres humaines
Ensuivent pas à pas), aprés mille beaux faicts,
Par Chastelier vertueusement faicts,
Aprés qu'on a cogneu la vertu d'un tel homme,
Qui pour son Roy sa fortune consomme
Aux dangers et perils, le credit et l'honneur
Entrent pour luy en cartier du bon-heur.
Ainsi les vertueux une vertu guerdonne,
Les couronnant d'une belle couronne
De verdoyant laurier. Il fut aimé de tous,
Courtois, benin, et gratieux, et doux;
Et bref, c'estoit un Mars et un Pâris ensemble,
Où le grand Dieu toute bonté assemble.
Il fut là general des finances du roy,
Au quel jamais il ne manqua de foy.

Mais quoy! Muse, veux-tu chanter icy la gloire
De celuy-là qui s'est à la memoire
Rendu tout immortel par ses faits glorieux?
Un Debrissac, sage et victorieux,
Te diroit la valleur de sa prudence exquise
(Grand zelateur du roy et de l'Eglise),
Qui vivant ne feit rien où le sage conseil
D'un Chastelier n'alast devant son œil.
Muse, tu ne dis rien? Pardonne-moi, mignone;
Tant de vertus honoroient sa personne
Qu'un seul grand Cardinal, qui est vivant encor
(Et Dieu lui doint les ans du bon Nestor),
Te sçaura mieux par cœur raconter son histoire
Que toy, pauvrette, en descrivant sa gloire,
Et sçavant te dira qu'en l'age ja grison
Laissa Thurin et toute sa maison,
Pour venir aborder à la rive de Sone,
Qui se marie au large flot du Rone,
Rone qui quelquefois fera bruire mes vers
Dans quelque coin de ce grand univers;
Et possible la mer où arrive son onde
Les repandra, puis aprés par le monde;
Demeurant à Lyon quant et son chancelier,
Comme il laissa son nom de Chastelier
Immortel pour jamais par ses vertus insignes,

Qui de tes vers encores seront dignes.
Aprés te contera comme l'esprit divin
D'iceluy fut cogneu du Poictevin;
Du roy là general manioit la finance,
Sous luy vivants les armées de France.
Ha! Muse, je t'entends, bien, poursuy seulement
En t'essayant de chanter dignement
Celuy en qui vivant le Ciel benin assemble
A qui mieux mieux tant de graces ensemble.
Ainsi comme Phœbus se pourmene là-haut
De signe en signe, ainsi (ou peu s'en faut)
Chastelier est entré, de province en province,
De charge en charge, à servir à son prince;
Fidelle serviteur à son Roy tres-loyal
Et à chacun honneste et liberal,
Qui vivant ne suyvoit, comme il disoit, la guerre,
Comme plusieurs pour estre grand en terre,
Et l'on le voit aussi, mais pour le seul honneur,
Certain loyer d'un tres genereux cœur.
Batailles n'ont esté contre France données,
Depuis le temps de six fois huit années,
Où jusqu'ici tousjours des Rois il n'ait esté,
Auprés de grands, comme grand arresté:
Ores à Montcontour, à Dreux et à Jarnac,
Où l'ennemy fut mis du tout à sac;

Or' à la Charité et or' à la Rochelle,
Où l'on luy vient apporter la nouvelle
Qu'il estoit intendant des finances du Roy,
Et toutes fois rien n'en sçavoit chez soy;
Puis sous le grand Monsieur suit le camp d'une Issoire,
En rapportant de la ville victoire.
Il est desja bien vieux, tout courbé de labeur;
Il n'a plus rien que douleur sus douleur,
Goutteux des pieds et mains pour les peines passées
Que pour l'honneur il avoit amassées.
On luy vient dire, helas! tantost que le sommeil
A pour jamais sillé l'un et l'autre œil
De sa fille, son cueur, son esprit, son courage,
Qui sur le front portoit peint son image,
Sa gloire et son soulas, et que par le trespas
Estoit allée aux ondes de là-bas.
O Parque! ô Ciel! ô temps! ô dure destinée,
Qui moissonnez la jeunesse bien née,
Et qui n'espargnez rien! Fais que, quand adviendra
L'heure, ô Seigneur, que mourir me faudra,
Je finisse en mourant le reste de ma vie,
Et que mon ame, heureusement ravie
Des celestes esprits, s'envole entre tes Dieux,
Comme ta chaste est florissante aux cieux.
Au lit presque deux ans ce bon pere demeure;

Le souvenir d'icelle fait qu'il pleure,
Pere vrayment benin, qui ne peut oublier
Sa geniture et son sang singulier.
Enfin le fer encor dans nos propres entrailles
Entre cruel; l'on abat les murailles,
Maintenant d'une Fere, et or' en Dauphiné;
Le menu peuple est rude mutiné
Contre le noble sang; la guerre est toute ouverte.
Quand bien l'on a de plusieurs descouverte
La caute trahison, le vaillant duc du Maine
Là son armée en diligence meine.
Enfin un Chastelier d'y aller est mandé,
Expressement du roy recommandé.
Bien; luy qui tant de fois, au hazard de sa vie,
Avoit son ame aux combas asservie,
Aime plustost mourir de mill' et mille morts
Que de fuïr ces trop cruels effors
Fais contre son païs; luy, qui aimoit sa terre,
Fait son apprest pour aller à la guerre,
Veut faire testament, dispose de ses biens,
D'autant qu'ils sont caducs et terriens;
Pense à son ame aussi (la chose principalle
Qu'on doit avoir). La majesté royalle
Veut qu'il puisse donner et faire à son plaisir
De ses estats, bien tost ou à loisir,

Comme bon semblera, aprés luy à sa femme,
Sage, benine et vertueuse dame.
Il est prest à partir : ne reste qu'un adieu
Pour s'en aller à ce destiné lieu.
O trois fois triste adieu ! il amasse des roses,
Par longs baisers aux levres demy-closes
De sa loyale espous', de ses enfans aussi,
Ayant le cueur de tristesse transi.
Aprés un long adieu il laisse son aimée
Et va treuver en Dauphiné l'armée.
Au cueur de tous les siens ne demeure si non
Un souvenir et regret de son nom.
A l'armée il arrive en santé bien heureuse;
Sa femme sçait la nouvelle joyeuse
Bien tost par ses escrits; jamais il ne fit mieux
Pour bien contant s'acheminer aux cieux.
L'on prend or' une ville et or' une autre ville,
En la rendant comme devant serville
Au roy benin; on bat La Meure par canon;
La ville on prend, la citadelle non.
Quoy plus? quand, helas moy ! une peu forte haleine
De ce seigneur vient saisir en grand'peine
Les deux tendres pomons, en luy serrant le cœur,
Qui ne vit plus qu'en travail et langueur.
En se voyant si mal, ce personnage noble

Se fait, contraint, apporter à Grenoble
Pour se faire guerir (mais en vain): car Jupin
L'avoit choisi pour son meilleur butin,
Pour en orner son ciel et son conseil encore.
On luy vint dire au matin sus l'aurore :
« Monsieur, ores le fort de La Meure se rend.
— Loué soit Dieu! dit-il en souspirant. »
Ainsi rendit contant et l'ame et la parolle;
Son corps demeure et l'ame au ciel s'envole.
L'homme est né pour mourir; mais c'est un grand honneur
En bien vivant de mourir au Seigneur.
Voila sa belle fin: car, d'une belle vie,
D'un beau mourir l'ame nous est ravie.
Dame au cœur genereux, c'est trop jetté de pleurs :
Il faut cesser ces larmes et douleurs,
Par un beau souvenir que le Ciel nous ameine,
Quand il luy plaist, hors de la vie humaine,
Et que le mesme Ciel, qui fait mourir les rois,
Et nous aussi, perira quelquefois.
Toy, perle de beauté, le lustre de nostre age,
Qui dois bien tost sous le saint mariage
Du nopcier Hymené florir heureusement,
Ne pleure plus; fais finir ton tourment.
Et toy, mon Demillieu, de ton pere la trace
Va imitant, et que la mesme grace,

La vertu, et l'honneur, qui reluisoit jadis
Au pere tien, reluise en toy son fils.
Fais tous les jours devot à Jesus ta priere
De te garder longtemps saine ta mere.
Mere, fille et enfans, ayez pour reconfort
Que vostre espoux et vostre pere est mort
Au lit d'honneur, martyr bien-heureux, pour son prince,
Et pour sauver l'honneur de sa province.
Ame qui maintenant jouys d'un si beau lieu,
Estant assise auprés de ton grand Dieu,
Reçoy ce mien souspir jusqu'à tant que je meure
Et t'aille voir là-haut en ta demeure.

POUR ESTRENNES

A

MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RETZ = MARÉCHAL

ET A MADAME SA FEMME,

RIEN.

I. D. L. D. J. P.

Voicy le bon Janus qui vient avec sa bande
Pour celebrer le jour de sa saincte Calende;
Mais coustumierement il veut un don gaillard,
Et je n'ay pour offrir don à ce bon vieillard.
Est-ce ainsi que l'humeur qui descend de Permesse
Endure en mon endroit maintenant secheresse?
Muse, d'où vient cela que si douce liqueur
Ne puisse contenter mon esprit et mon cœur?
Ce que jamés ne fut plus tost, je prens l'audace
De chercher hardyment, d'une nouvelle trace.
Mais voicy cependant que ma Muse discour,
Et que sur chasque poinct elle fait long sejour,

Or' icy, ore là, tantost sur des chimeres,
Et tantost sur les faits de nos antiens peres.
Elle enfin trouve Rien. N'ailles pas refusant
Pour cette occasion ce petit mien present :
Car Rien est plus que l'or, et Rien est plus encore
Precieux qu'un rubis qui son Inde decore.
Doncques que vostre esprit et vostre oreille aussi
Soient escoutant ma voix de Rien disant ainsi.
D'une chose je dis par ci-devant non dicte,
Ny par nos bisayeux à nos neveux escrite.
Les oracles latins et les poëtes grecs
On chanté doctement tous les plus grands secrets :
Rien n'est point dit encor de la lyre latine,
Rien n'est point dit encor de la grecque divine.
S'il faut aller avant, Rien est plus gratieux
Que la belle clarté du soleil radieux ;
Rien plus que le printemps aux oyseaux desirable,
Rien plus beau qu'un jardin de tout point delectable ;
Plus en fleur que les prés, plus en eau que la mer,
Plus en vin que Bacchus, plus benin que l'aymer ;
Et Rien est plus gentil qu'un doux vent de Zephire,
Quand en nos estomacs tant doucement souspire.
Parmi les camps meurtriers du dieu Mars saint est Rien;
Rien est plus fort que Mars, plus riche que le bien.
En la dissention Rien juste se retreuve,

Rien est en paix loyal, Rien est loyal en treve.
Heureux à qui Rien est! Tibulle tels desirs
Desiroit pour fuyr les ennuys et souspirs.
Les embusches ne craint, ni la main ravissante;
Mais seullement de Dieu craint la main tout puissante.
Il mesprise le feu; nul procés ne le suit;
Ains contant de son Rien le temps ainsi poursuit.
Les entrailles plusieurs d'une miniere dure
Fondent subtillement sans l'appuy de Mercure,
Et soufflent tous leurs biens, du sens tout esperdus,
A leur secret travail instans et assidus;
Mais enfin, accablez de dommages et pertes,
Aprés avoir souffert mille peines couvertes,
Aprés avoir couru mill' et mille dangers,
Pour un simple volans en pays estrangers,
Enfin ils treuvent Rien, l'ayant cherché le cherchent,
Le cherchant curieux encore le recherchent.
Nulle perche pourra mesurer sa longueur,
Et nul esprit pourra comprendre sa grandeur.
Du rivage marin Rien contera l'arene;
Les celestes flambeaux Rien nombrera sans peine,
A celuy qui soutient ce tout Rien incogneu,
Que les astres plus hauts, que Dieu mieux soustenu.
Or, bien que vostre esprit soit grand en toute chose,
Venant tousjours au but de ce qu'il se propose,

Soit qu'il faille courir en païs estranger
Pour à vostre vouloir les personnes ranger,
Monsieur, pardonnez-moy; certainement me semble
Que vous ignorez Rien et vostre femme ensemble.
Toutes fois Rien plus clair que le soleil luisant,
Rien plus riche que l'or richement jaunissant.
Touchez Rien, vous direz que sans corps il vous touche;
Baisez-le, vous direz qu'il touche vostre bouche.
Voyez Rien, vous direz sans couleur estre veu;
Et le sourd entend Rien, et Rien parle, pourveu
De Rien; et aussi Rien au vuide se pourmene,
A son gré cheminant où le bon vent le meine.
Rien est au genre humain meilleur et plus util
Que l'art du medecin expert, docte, subtil.
Rien est plus juste encor que la justice mesme;
Rien est nommé vertu en l'un et l'autre extreme.
Aux desdains, aux combats, aux playes, aux douleurs,
Aux souspirs, aux regrets, aux ennuys et aux pleurs
De ce cruel garson qui nous eschauffe l'ame,
Aucune herbe ne sert, Rien estant nostre flame.
Si l'avare Caron, nautonnier infernal,
Passe quelqu'un qui ait rompu le fil fatal
Aprés avoir passé du monde les miseres,
Pour aller voir là-bas les ames prisonnieres,
Du profond des enfers à l'estage des vieux

Rien le rappellera pour vivre bien-heureux.
Rien sans clarté du Ciel les chandelles estalle,
Rien adoucit le cœur de la troupe infernale,
Rien empesche le fil de la Parque Atropos,
Rien est plus elegant que le disert propos.
Le fils Titanian sentit bien sur sa teste
Rien estre plus puissant que la dure tempeste
Du supresme recteur, lorsqu'aux champs Phlegreans
Il fut écarbouillé de maints coups foudroyans.
Hors les murs de ce rond, hors ceste terre basse,
En l'autre region Rien nos richesses passe,
Et les dieux craignent Rien! Que poursuivray-je plus
Par un vers mesuré de ce Rien le surplus?
Que la mesme vertu Rien est plus magnifique
Et brief Rien est plus grand que Juppiter celique.
Il est temps de finir ces vers subtilisez,
Afin qu'ils soient de vous partout authorisez,
Les bornes ne passant d'une estrenne trop grande.
Recevez donc en gré, s'il vous plaist, mon offrande
Que je finis icy, d'autant qu'un vers de Rien
Pourroit vous detenir d'un fascheux entretien.

ESTRENES A MESDAMOISELLES

A SÇAVOIR

DE CHASTELIER, DE PERONNE ET LANGLAT.

A vous autres ne faut que vers
Et qu'amoureuses chansonnetes,
Qui chantent par tout l'univers
Les vertus qui vous font honnestes.

J'aime mieux cela vous donner
Que tous ces presens de l'Asie;
Aussi je veux vous estrener
Seulement de ma poësie.

Chante donc, mon luth, doucement
Les vertus de ces trois déesses;
Accorde-moy divinement
La beauté de leurs belles tresses.

C'est à ce coup que de ton son
Il leur faut charmer les aureilles.
Deja je vois que ta chanson
Chante leurs graces nompareilles.

Sus, sus, dy-moy donc que l'honneur
Qu'on voit dessus leur front reluire
Marche triumphant en bonheur
Le premier pour tout bien produire.

Mon Dieu! que de rares beautez,
Que d'œillets, que de belles roses!
Mon Dieu! que de grands nouveautez
Je voy dans leurs joues encloses!

Hé! qui ne seroit estonné
D'ouyr ces trois voix Thaliennes?
Jamais son ne fut entonné
Plus melodieux des Sirenes.

Je croy aussi que tout le miel
Que les trois Graces ont ensemble,
Pour bien parler, le benin Ciel
A chacune d'elles l'assemble.

Cesse, mon luth: alors qu'Hymen
Les liera d'un mariage,
Je veux que lors mon humble main
Fredonne leur los d'age en age.

EPITAPHE

DE DAMOISELLE GARINOT.

La beauté, la vertu, l'honneur avec la grace,
Gisoient jadis au corps qui gist soubz ce tombeau.
L'esprit seul, ne pouvant habiter ceste place,
Des bien-heureux esprits s'envole au sainct troupeau.

STANCES

SUR L'ANAGRAMME

DE

DAMOISELLE RENÉE CHASTELIER.

—

Astrée le cher lien.

—

Astrée fut jadis fille de l'Astrean;
Celle qui la conceut fut la luisante Aurore,
Qui de ses clairs raions nostre monde redore,
Chantée tant de fois par le docte Ascrean.

On dit le pere sien estre prince puissant,
Et surtout desireux de faire à tous justice,
Exterminant ainsi le miserable vice
Qui des pauvres humains va le tout ravissant.

Voila comme sa fille Astrée acquiert le nom
De justice; mais lors teincte n'estoit la terre
De trouble ny de sang, de meurtre ny de guerre:
Chacun vivoit encor en paisible renom.

Or, pour avoir les Dieux tousjours favorisé,
Maintenant luit au ciel, vierge, pure et insigne,
Et de grande princesse est là-haut un beau signe,
Ainsi de tous les Dieux par conseil avisé.

Vostre nom vous promet que vous serez un jour
Une seconde Astrée en vertus et puissance,
Et si serez, Renée, un bel astre de France
Liée cherement d'un cher lien d'amour.

Celuy qui vous voudra faut que soit vertueux,
Sage, riche et puissant, car une belle Astrée,
Le cher lien d'hymen, merite estre honorée
D'un homme tout parfait, ou plustost d'un des Dieux.

ENIGME.

Un habillé de gris va, de nuit et de jour,
Or deçà, or delà, queimander à son tour
Des vivres pour passer la nuict et la journée :
La nuict, quand il n'a peu bien faire sa dinée;
Le jour, quand il se voit hors de bruit escarté.
Il aime mieux la nuict que la belle clarté.
Mais, helas! il n'a pas si tost passé la porte
De son petit convent qu'un ennemy ne sorte,
Tire-laine rusé, ayant guetté longtemps
Avant que d'exercer son cruel passetemps
Contre luy, qui ne veut avoir que la passade,
Et appaiser sa faim, sans faire à nul cassade.
Si tost que ce pauvret a de loing apperceu
Son mortel ennemy, se voit mort et deceu.
Une froide sueur luy coule dans les veines,
Et ne sçait comme doit eviter tant de peines
Contre un si coleré. Or' s'eslance deçà,
Et or' viste-courier guinde ses pas delà.
Ce galant, qui ne fait autre estat que surprendre
Ses pareils compagnons, sçait comme les faut prendre,
Sçait ses tours et destours, et sçait encor comment
Bientost il doit souffrir la mort en payement

De l'avoir rencontré. O sinistre rencontre !
Cependant ce chetif devant luy se remontre,
Pensant de se sauver. L'autre le prend soudain,
Et met sur son collet sa graffinante main,
Puis se joue de luy et se rit de sa perte;
Mais, s'il a de quelqu'un la face descouverte,
Le rempoigne soudain, grondant entre ses dents,
N'ayant nulle pitié de ses petits enfants.
Ains, s'il avoit encor toute sa geniture,
Tascheroit d'en finir la semence et nature.
Quand il voit qu'il reprend en soy quelque vigueur,
Alors change son ris en cruelle rigueur:
En pieces le vous met, dechiré le devore,
Tant il est inhumain. Son seigneur l'en honore,
Le cherit, le caresse et le tient prés de soy,
Qui, soul pour quelque temps, aussi demeure coy.
Vous le voirriez aprés qui de sa cornemuse
Semble s'en resjouir, les assistans amuse.
Dy moy doncques, lecteur, qui est ce chetif là,
Dy moy encor qui est celuy qui l'estrangla,
Et je t'estimeray le grand dieu des poëtes,
Des humains et des dieux les communs interpretes.

C'est un chat, quand il prend une souris.

COMPLAINTE.

Cieux, faschez contre moy, appaisez vostre rage :
C'est assez retenir vostre obstiné courage,
De mon bien envieux.
Astres, et vous, Destin, cause de ma misere,
Entendez le doux chant de ma juste priere,
Monstrez vous gratieux.

Toy de qui le pouvoir et de qui la puissance,
Amour, s'entend partout, donne ores allegeance,
Benin, à tant de maux;
Vous, dame de Paphos, déesse Cytherée,
Ne soyez plus aussi contre moy colerée;
Chassez loing mes travaux.

Oyez, antres secrets, et vous, bois effroyables,
De ma piteuse voix les soupirs lamentables,
Et en ayez pitié;
Echo, rochers lointains, et vous, ondes marines,
Amans pleins de souspirs, et vous, troupes divines,
Oyez mon amitié.

Depuis que le soleil eut quitté la demeure
Du jeune fondeur d'eau, et qu'il eut ouverture
D'aller aux deux poissons,
Il a tantost deux fois fait sa grande carriere,
Sans avoir peu jamais contenter ma guerriere
Par mes douces chansons.

Et, qui pis est, helas! je ne luy ay peu dire
Jamais de ma langueur le trop poignant martyre,
O pitoyable amant!
En recompense au moins de mon amour fidelle,
Je voudrois qu'elle sceut le mal que j'ay pour elle,
Pour mon soulagement.

Suis-je pas bien chetif que la seule parolle
Interdite me soit? C'est ce qui plus affole
Mon miserable cœur;
Que vous estes heureux qui avez jouissance
De parler, de baiser, avec toute asseurance,
Sans aucune rigueur!

Je ne sçay qu'en penser. Il faut que je confesse
Qu'il faudroit, pour servir une telle déesse,
Quelque divinité.

Mais, las! voions nous pas que l'essence divine
Daigna bien delaisser son celeste origine
Pour nostre humanité?

Si mon humanité, si mes vers, mon service,
Si ma loyale foy peuvent rendre propice
Quelque cœur rigoureux,
Fuyez, fuyez le nom d'une cruelle dame,
Et faites qu'un tel feu vous vienne eschaufer l'ame,
Pour jamais amoureux.

Ha! parents trop cruels! o douleur rigoureuse!
Qui ne voulez ouyr ma complainte amoureuse
Pleine de loyauté,
Faictes selon le vueil de vostre fantaisie;
Quant à moy, je mourray ayant l'ame saisie
Tousjours de ma beauté.

Non! vous serez punis un jour en l'autre monde
Pour n'avoir escouté, à nul autre seconde,
Ma tant loyale foy.
Je seray bien marry, las! de vous voir en peine;
Avant donc que sortiez de la prison humaine,
Secourez vous et moy!

Maistresse, je sçay bien l'amour que je te porte;
Mais, las! je ne sçay pas si la tienne est si forte
Comme j'aurois desir;
La mienne durera autant que les chandelles
Reluiront dans le ciel. Tes graces immortelles
Tel heur m'ont faict choisir.

Complainte, va t'en donc dans le sein de Marie:
Fay luy sçavoir l'estat de ma chetive vie,
Vie sans nul repos;
Conte luy quel je suis et quelle est ma destresse,
Que mes discours ne sont que de sa gentilesse,
D'elle tous mes propos.

CHANSON.

D'où vient cela, Marie, ainçois ma douce vie,
Mon amour doux-amer, que vous estes marrie
De m'appeler mari? Ha que je suis marri
De n'estre de Marie aux beaux yeux le mari!

Marions-nous, Marie, afin que chacun rie
Et, se resjouyssant de nostre amitié, die:

« Beni soit le lien de ces deux mariez,
Qui sont si fermement d'un cher neud alliez. »

Marie, aimer, Amour faut que nos cœurs allie
En un mesme vouloir et qu'estrangers nous lie
D'un lien que la mort jamais ne delira,
Mais plustost nos deux cœurs ensemble marira.

SONETS

A DAMOISELLE AGNÉS LANGLAT,

SUR L'ANAGRAMME DE JACQUES MILIARD

Qui depuis a esté marié avec elle, et luy parle.

Le grand maistre des Dieux et des hommes aussi,
Amour, en mon avril, me poussa dans les veines
Celle (de qui le nom et beautez plus qu'humaines
Nul vers ne peut chanter) qui me rend tout transi.

Vivray-je bien tousjours en amoureux soucy?
Le croy vrayment qu'ouy : car beautez si hautaines
Suyvre doivent celuy de mill' et mille peines,
Le le sçay, qui voudra estre sous sa mercy.

Vienne que pourra; suffit qu'elle me porte,
D'un antique lien, amour de telle sorte,
Moy de telle façon, que la mort seulement

Ira tout à un coup finir nostre martyre,
Recevant à la fois de deux un payement;
Et c'est aussi pourquoy sur tout L'ACQVÍS J'ADMIRE.

A UNE SIENNE AMIE.

Vous ne devez, mon cœur, à chercher mettre peine
La bague que du doigt vous laissastes couler
Avant hier. Le destin l'a fait ainsi rouler
De la fenestre en cour de brouillis toute pleine.

Aussi vous vous monstriez à moy trop inhumaine,
Des herbes du jardin en me voulant souler
Et d'une cotte-verte ainsi me consoler :
Voila comm' une faute un' autre faute ameine.

C'est fait, n'en parlez plus ; un Dieu vous veut punir.
Tel malheur vous devoit, bien que tard, avenir,
Signe que vostre amour n'auroit perseverance.

Mais quoi ! vous m'appelliez la cause du malheur ?
Si la cause je suis d'une petite erreur,
Telle qu'il vous plaira j'en feray penitance.

A MONSEIGNEUR DU CHASTELIER

SUR SON DEPART EN DAUPHINÉ.

Si maintenir des roys la tremblante couronne
Par l'avis d'un conseil, suivant les camps meurtriers,
Faict porter sur le front des verdoians lauriers,
Il faut qu'un verd laurier tout ton chef environne.

Dés ton printemps tu as ensuyvi la Bellonne,
Comme un astre luisant sur les braves guerriers;
Maintenant il te fault aller voir les ouvriers
De Mars, encore un coup, puisqu'un grand roy l'ordonne.

Ciceron merita ce beau titre d'honneur
D'estre appellé parant de son pays; tel heur,
Et plus grand, t'appartient: tu l'es d'un autre encore,

Comme sçait le Piedmont. Si seulement tes pas
Tes enfans veulent suyvre, heureux ne faudront pas
D'aller au ciel, sejour de celuy que j'adore.

A UN MAL-DISANT.

Qui nous a des enfers chassé ce diable noir,
Aux yeux hideux et creux, tout bouffi d'arrogance,
Qui d'un front ramassé veut vomir sa vengeance
Sur l'amie des Sœurs, des bons le vray manoir?

Va, malin, exercer sur autruy ton vouloir,
Pernicieux meschant, va, que jamais la France
Ne t'enrolle des siens; ainçois que l'oubliance
T'entombe pour jamais dans l'infernal terroir.

Dy moy quel fauls demon t'a esmeu à mesdire
Contre celle qui n'a qu'en estime une lyre
Aimée d'un chacun en honneur et renom?

Ha! certes, tu te faulx, tu te faulx, miserable.
N'avois tu point subject autre plus honorable
Que vouloir estaler par medire ton nom!

A SON FILS.

Des humains la beauté, le teint, la bonne grace,
Par le temps coustumier, se pert, s'en va, s'enfuit;
La force par le temps son maistre plus ne suit;
L'age qu'amene tout nous fait changer de place.

Une seule vertu par le temps ne s'efface;
Aux astres bien-heureux les siens elle conduit;
Et à les eslever incessament poursuit;
Le larron ne la peut desrober, quoy qu'il face.

Ensuy-la donc, mon fils, veu qu'avec le sçavoir
C'est le plus certain bien que l'homme puisse avoir;
Tousjours va quant et nous, jamais ne nous oublie.

L'estable postposer au caduque et terrien
Et le fauls vouloir suivre au lieu du certain bien,
C'est imiter d'un fol l'insensée folie.

A DAMOISELLE
FRANÇOISE DE PERONNE
LA FILLE.

Tu es la mesme grace et la science mesme,
Et la mesme beauté dont sommes maintenus;
Par ainsi donc tu es ma Charite quatriesme,
Ma dixieme des Sœurs, et mon autre Venus.

POUR UN QUI FUT PRESENTÉ AU SERVICE
DE
MONSEIGNEUR DE CHEVREUSE.

Prince d'illustre sang où la vertu prend place,
Pour vostre serviteur recevez cestuy-cy,
Qui ose, en imitant de son pere la trace,
Se dedier à vous, à vostre pere aussi.

A MONSIEUR DE LANSAC.

A toi, Lansac, perle de France,
Je rends grace du grand honneur
Que j'ay receu par la clemance
De ta favorable faveur.

EN FAVEUR

DU SIEUR CHARLES CHALVEROT.

C'est grand cas que mon pied ne sçait fair' autre chose
Qu'aller et revenir où ma beauté se tient;
Ma raison au logis quelque jour le detient,
Mais contre ma raison tousjours mon pied s'oppose.

Alors que quelque object devant moy se propose,
Aussitost mon penser à mon subject revient;
Tousjours un mesme cœur devant les yeux me vient,
Et tousjours ma maistresse est dedans moy enclose.

Ma main ne sçait escrire autre que sa beauté,
Beauté qui est egale à la divinité;
Mon voir ne se perd point qu'en sa gentile face;

Mon parler n'est sinon de ses perfections;
Mon ouïr, mon sentir, toutes mes actions,
Ne sont, pour faire brief, qu'en sa divine grace.

SONET

FAIT EN LA PERSONNE D'UN JEUNE SEIGNEUR POUR PRESENTER A M. M. B.

Le docte Florentin parfois je voudrois estre,
Ou ce divin Ronsard, la gloire des François,
Qui d'un ton non commun a chanté nos grands roys,
Ravissant les esprits de son doux parlant metre.

Des Poëtes Latins voudrois estre le maistre,
Ou ressembler du tout au chantre Calabrois,
Ou imiter de prés le disant-d'or Gregeois,
Pour faire à nos neveux vostre lôs apparoistre.

Quoi? Qui tient pour subject de la terre et des cieux
Le plus rare joyau, hé! doit-il, curieux,
Chercher plus beau subject que choses immortelles?

Je suis content, Madame, estre tel que je suis;
Je seray trop sçavant si vos vertus j'ensuis,
Qui sont autant qu'on voit luire au ciel de chandelles.

AU REVERENDISSIME

CARDINAL DE BIRAGUE

CHANCELLIER DE FRANCE

En faveur de François Scarau, Piedmontois.

Aprés avoir acquis une docte prudence,
Aprés avoir suivi tant de tres-chrestiens roys,
Et sué bravement sous le fais du harnois;
Aprés avoir chassé l'impudente ignorance,

Aprés mille lauriers et mill' en abondance
Qui te couvrent le chef, aprés que les François
Sont tirez du danger par l'aide de tes loix,
Aprés avoir gardé les grands seaux de la France,

Un roy veut que tu sois de son pays l'honneur,
Comme celuy qui peut restaurer le bonheur
Perdu, mais recouvert en ta seule personne.

Le college sacré, d'autre part, ayant sceu
Tant de vertus en toy, d'un chapeau t'a pourveu,
Pour orner tost ton chef d'une triple couronne.

AUTRE.

Qui veut chanter des grands la vertu et prouesse,
Un grand sçavoir remply d'artifice subtil
N'est en ce cas requis ; le champ est trop fertil ;
Leur maison, dicts et faicts nous servent de Permesse.

Mais en louant quelqu'un qui n'a la gentillesse
Pour race, ny sçavoir, en lieu de noble vil,
Gros, lourdaut et grossier, en tout point mal-habil,
Là preside bien l'art de la Muse déesse.

Vous vous chantez assez, grand prelat ; l'univers
Sçait que peut vostre nom. On pourroit faire en vers
De voz faits genereux une belle Iliade.

Ennius d'Africain chantoit ainsi le nom
Qui n'avoit tant que vous merité de renom;
Ainsi Virgille feit pour Cesar l'Æneade.

SONET

SUR L'ANAGRAMME DE DEUX NOMS.

Quiconque a veu brusler de nuit à la chandelle
Le petit papillon qui tournoye à l'entour,
Cestuy pense soudain que suis pour vostre amour
Bellement consumé d'une chaude alumelle,

Qui coule doucement de mouëlle en mouëlle,
De veine en veine, puis fait son tour et retour
Par tout mon pauvre corps, soit de nuit, soit de jour,
Enfin dedans mon cœur campant son estincelle.

Ma dame, vostre nom me fait croire qu'aussi
Vous estes à peu prés en semblable soucy,
Car nos deux noms ensemble est une mesme chose.

Vous dites que L'AIMER A MON CUEUR BIEN ACQUIS,
Et je le dy aussi. Heureux cil qui propose
De servir un subject divinement exquis.

IMITATION

D'UN SONET DE PETRARQUE.

Paix je ne treuve, et ne puis faire guerre;
J'espere et crains; je brusle et je suis glace;
Rien je n'estrains, et tout ce rond j'embrasse;
Je vole au ciel, et si je suis en terre.

Je suis captif, et si rien ne m'enserre;
Enrethé suis, et rien ne m'entrelace;
Rien je ne veux, et si j'aime la face
De celle là sur toutes qui m'enferre.

Je voy sans yeux, sans cœur me convient vivre;
Le dueil me plaist, le plaisir me veut suivre;
Je veux perir, l'aide le cœur m'enflamme;

Autruy me plaist, et moy mesme m'ennuye;
Egalement veux la mort et la vie :
En tel estat je suis pour vous, ma dame.

Titan avoit deux fois affranchy la carriere
De ses douze maisons, quand, tout plein de fureur,
Attendant, j'esperois ou mon bien ou mal-heur,
Ou de rompre soudain le cours de la barriere.

Mais lors un bon demon m'annonça la maniere
Par laquelle on devoit proceder à l'erreur
Qui si longtemps avoit tenu captif mon cœur,
Captivant mes esprits d'une guerre guerriere.

« Ha! dit-il, mon desir, pren bon cœur seulement;
L'infortuné mal-heur ne dure longuement:
Aprés beaucoup de jours vient la belle journée. »

Ainsi bientost aprés le desir que j'avois
De jouir de ce bien que seul je souhaittois
Revint accompaigné d'une heure fortunée.

A MA-DAME DE MILLIEU.

Dans ton cœur genereux, ô! si l'on pouvoit lire,
Mon Dieu! que de vertus, Ma-dame, on y liroit!
Sa magnanimité au premier rang iroit,
Comme on voit dans le ciel un clair soleil reluire.

Aprés, la pieté, que langue ne peut dire
Ny la bouche exprimer, au Ciel t'attireroit,
Et là, comme déesse, un chacun te feroit
Honneur du genou droit. Jour n'est que je n'admire

Entre tant de vertus, ton magnanime cœur,
Qui se monstra constant sans semblant de douleur
Au triste departir du cœur qui te voisine.

Là, là je cognuz bien que la divinité
N'avoit rien de commun avec l'humanité :
Aussi tu es en tout docte, sage, divine.

A ELLE-MESME.

Ma-Dame, qui voudroit celebrer vostre race
Noble, qui a tenu Veronne sous ses lois,
Triomphant bravement sous le faiz du harnois,
Digne d'avoir autels, où les faits et la face

De vos ayeux fut peinte au dessus de la place;
Qui voudroit sur le luth fredonner de ses doigts
Les vertus qui vous font reluire aux courts des rois,
S'il n'est un bon sonneur, en vain prendroit l'audace.

Ainsi moy mal-habil' je n'entreprends encor
De chanter amplement le precieux thresor
Des vertus qui vous font en ce monde reluire;

Lorsque j'auray gousté et succé le doux fruit
Qu'apporte un long usage, en lisant jour et nuit,
Alors on me voirra voz raritez escrire.

SONET

A MA-DAME D'OURCHE.

Si je n'offrois des vers à celle en qui les Muses
Ont versé tout le mieux de leur docte sçavoir,
En qui les Graces ont leurs graces fait avoir,
Et en qui la beauté et vertu sont infuses,

Je faudrois grandement : nulles subtiles ruses
Ne sçauroient pallier son trop craintif vouloir;
Ce que j'en fais pourtant vient du peu de pouvoir
Que je crois estre en moy; ce sont donc mes excuses.

Toutesfois en passant je puis dire cela
Que déesse du ciel oncques ne devala,
Qui eust en ce bas lieu plus d'honneur ny de grace

Que vous portez au front de rares raritez,
Que vous avez en vous de divines beautez,
Qui font qu'en me taisant j'admire vostre face.

POUR LE SIEUR GARINOT.

La nopce se faisoit du frere de Marie
Dans la Maque à Paris, en grand' solennité,
Quand là je fus piqué d'aller voir ma beauté
Qui tient en son pouvoir mon esprit et ma vie.

Dedans la sale entré, mon ame fut ravie
D'aise et contentement, contemplant la clarté
Des deux soleils jumeaux de sa douce fierté,
Qui faisoient un beau jour d'une nuit embrunie.

J'estois venu pour voir, et non pour estre veu;
Mais aussitôt je fus d'un chacun apperceu.
L'un disoit : « Le voicy, il le faut faire prendre.

C'est un tel, amoureux de nostre Marion. »
Comme l'on devisoit, voicy venir Blanchon
Qui me dit : « Pour danser à vous je me viens rendre. »

O trois fois plus qu'heureux ! à vous je me viens rendre !
Que beni soit le jour qui me fit amoureux,
Pour me voir maintenant, de tout point bien-heureux,
Me voyant devant tous d'une déesse prendre

O prendre bien heureux que je ne scay comprendre,
Tant sa felicité me comprend! desireux
A mon emprise d'estre en tout temps vigoureux
Et de telle vigueur tousjours vigueur reprendre.

O beauté sans seconde! O gloire de Paris,
Ains de tout l'univers, qui tenez mes esprits,
Mon cœur et mon vouloir dessous vostre puissance!

Hé! soyez pour jamès, je vous pry', avec moy,
Puisque de si longtemps j'ay consacré ma foy,
Mon honneur et mon mieux à vostre obeissance.

AU COMTE DE SAULS.

Qui veut voir la vertu, l'honneur, la gentillesse,
La grace, la beauté, le comble de bonheur,
Un esprit prompt et gay, des beaux esprits l'honneur,
Et de braves ayeux une antienne noblesse;

Qui des jeunes veut voir la plus belle jeunesse
Où est depeinte au vray d'un printemps la vigueur,
Qui veut voir du dieu Mars un autre second cœur,
Et qui veut voir encor une meure sagesse,

Vienne voir un Dessauls, la perle d'icy bas;
En luy contemplera mille amoureux appas,
Et jeune en luy verra une meure prudence;

Tous les dons que le Ciel en soy, benin, contient,
On verra sans douter que Dessauls les retient,
Et qu'en un mot Dessauls est le dieu de Provence.

POUR UN INJURIÉ.

Celuy qui se laisse prendre
A la Bacquique liqueur,
Et qui se laisse surprendre
A sa vineuse douceur,

Ne merite pas de vivre
Parmy les gens de raison;
Ains le malheur le doit suivre
Hors et dedans sa maison.

Comme toy, mange-chevance,
Mange-gain, dissipe-bien,

Prodigue de ta substance
Qui ja desja n'est plus rien ;

Toute la plus grande gloire
Que j'entends de toy chanter,
C'est tousjours parler de boire
Et du meilleur te vanter.

Puis, quand du vin la fumée
A esperdu tous tes sens,
C'est puis en la renommée
De chacun que tu descends.

Appren, appren à bien dire
Et à moderer ton vin,
Si tu ne veux que mon ire
T'aille tourmentant sans fin.

POUR LE MESME.

Tu es cause de mon mal-heur,
Las ! tu le sçais bien, miserable ;
Asseure-toy que le bon-heur
Ne te sera moins variable.

J'ay ta personne venerable
En grand' recommandation,
Et, comme tu fus veritable,
Ainsy j'auray l'affection.

Ce n'est pas aux enfans du ciel,
Qui ont dans leur bouche le miel,
Qu'il faille exercer ta malice :

Tu devois à un gros lourdaut
Comme toy ou à un pitaut
Vendre ton execrable vice.

AU SEIGNEUR EDOUARD.

Mon vers est si petit, ma Muse si petite,
Mon chant si enroué, si peu forte ma vois,
Que d'un grand Edouard entonner le merite
N'appartient seulement qu'aux princes et aux roys.

L'un chantera de Mars la force et le courage,
L'autre lou'ra les rois, les princes et seigneurs,
Et l'autre entonnera de Venus les honneurs,
Son œil, son ris, ses traits et son gentil corsage.

L'un voudra s'esgayer (orné d'un beau ramage)
Sus un hymne mondain qui de sa voix les cœurs
Des hommes va charmant; l'autre dira des mœurs.
L'un à mespris aura la loy du mariage ;

L'autre d'un vers doré des celestes flambeaux,
Qui de Mars, qui des rois, qui des humides eaux,
Qui d'amour, qui des cieux, qui dira de sagesse.

Quant à moy, je ne veux desormais que mes vers
Chantent sinon le los de Dieu par l'univers,
Luy offrant tout le fruit de ma tendre jeunesse.

Les dieux jadis avoient pris en tutelle
L'arbre duisant à leur divinité.
Jupin voulut le chaisne aime-cité;
Le myrthe verd fut à Venus la belle.

Le Delien veut la fueille immortelle
Du verd laurier; Hercule l'indompté
A le peuplier des ondes habité;
Le pin hautain appartient à Cybelle.

Quand Pallas dit : « De quoy vous sert d'avoir
Ces arbres là, sans fruit en recevoir? »
Lors Juppiter respond à sa demande :

« C'est pour autant que l'honneur bien conduit
Ne se vend point en l'espoir d'aucun fruit :
Le vray honneur ne s'acquiert par offrande. »

Minerve alors respond en ceste sorte :
« Je veux avoir, quant à moy, l'olivier;
Cest arbre m'est sur tous plus singulier,
Pour le bon fruit que tous les ans me porte.

Tels ayes donc; cestuy me reconforte :
Je veux tousjours les autres obvier
Infructueux; faites vous dedier
Tant que voudrez ce que le vent emporte! »

Ainsi disoit. Juppin la prend soudain,
La baise et dit : « Ha ! qu'à bon droit l'humain
Croit que tu es née de ma cervelle !

Puisque tu es estimée de tous
Sage, je crois que tout l'utile-doux
Doit ensuivir la louange eternelle. »

L'Oriant nous produit mainte pierre drillante,
Le diamant, saphis, esmeraude, rubis,
Et maint autre qui peut eveiller nos esprits,
Tant d'elles la beauté noz yeux humains contente.

L'Oriant tous les jours le clair Phœbus enfante;
De l'Oriant vient l'or; les choses de grand pris
Sortent de l'Oriant : qui ne seroit espris
De tant de beaux presens dont l'Oriant se vante?

Le sejour de l'Aurore est le beau Oriant;
Au païs d'Oriant tout va tousjours riant :
Bref, qui voit l'Oriant voit le plus beau du monde.

Mais, sans aller si loin, si quelqu'un veut sçavoir
Que c'est que d'Oriant, celuy te viene voir,
ORIANT, *où l'honneur de l'Oriant abonde.*

SONET

SUR L'ANAGRAMME DU SIEUR PERRINET DES AUBERS.

Ce laurier verdoyant, qui ton front environne,
Demeurera tousjours en sa belle verdeur:
Le laurier d'Apollon a verte sa couleur;
La celeste vertu telle vertu luy donne.

Des Aubers, la vertu jamais ne t'abandonne,
Aussi dès ton berceau t'a suyvi le bon-heur,
Où Phœbus te remplit de sa sainte fureur,
Puis te mit sur le chef ceste belle couronne.

Quand tu estois petit, ses Sœurs t'accompaignoient
Et tousjours à ta table avecques toy vivoient.
Tu estois et leur soin et leur solicitude.

Ceux qui verront ce vert, la gloire de ton front,
De maint honneur au ciel ton renom haulseront.
« Cest arbre est, diront-ils, ARBRE PRIS EN ESTVDE. »

COMPLAINTE

DE LA MORT

DE

NOSTRE SAUVEUR JESUS-CHRIST.

Si quelqu'un vous pensez qui commande en ce monde,
Quand le courrier du jour à la perruque blonde
Sort du sein du vieillard pour refaire son tour
Et d'une sombre nuit nous donner un beau jour,
Espandant ses brandons sur la voûte azurée
Du ciel large d'honneur, pour, de l'immesurée
Course de ses chevaux, ore nostre mi-rond,
Ore l'autre cerner d'un jaune-doré front;
Si quelqu'un vous pensez qui se face au ciel suivre,
Tant d'animaux divers en terre face vivre,
Face briller là haut mille feux estoilez,
Esmousse çà et là les citadins ælez,
Maintienne souverain dans le creux de Neptune
Des humides poissons la nature commune;

Si quelqu'un vous pensez qui regne dans les cieux,
Pere de l'univers, des hommes et des dieux,
Qui gouverne, puissant, par sa seule parole
Tout ce qui est enclos en l'un et l'autre pole,
A qui tout obéit d'un clin d'œil, soit la mer,
Soit la terre, le feu, soit le gros subtil aer;
Si de voir celuy-là vous avez quelque envie,
Peuple, venez le voir en cest arbre de vie.
Venez le voir; venez! car, las! si la douleur
Triste peut penetrer au fons de vostre cœur,
Vous le verrez percé d'une pointue lance,
Qui, las! dans son costé trop rudement s'avance:
Vous luy verrez les mains clouées à grand tort
Dans un long bois espais, supplice de sa mort,
Et vous voirrez encor, en sa bouche divine,
Aulieu d'un beau coral une couleur plombine,
Son chef ensanglanté et ses cheveux espars,
Des pieds jusqu'au sommet outré de toutes pars.
En vous si la pitié humainement abonde,
Vous ferez de vos pleurs une source feconde.
Venez le voir, helas! le Roy des plus grands rois
Gist maintenant icy pendu sur une croix.
Ha! trop dure rigueur! Qui ne plaindra la peine
Que tu vas endurant pour la nature humaine?
Les elemens divers, leur maistre estant perdu,

N'ont comme auparavant leur office rendu;
Le ciel mesme, vuidé de sa charge ordinaire,
D'un noir voile obscurcy, gronde, tempeste, esclaire,
Et le trosne doré demande son Seigneur,
Que la terre soustient maintenant sans honneur,
Et qui, tremblante, tonne un bruit espouvantable,
Embrassant en son sein son saint corps venerable.
Phebus tesmoigne aussi, tout courroucé, son dueil,
Cachant de ses rayons dessous sa nue l'œil,
Et toy, Seur d'Apollon, d'un manteau de tristesse
Couvres de ton chef blond la coustumiere tressé,
Pour un signe asseuré que ton Seigneur et Roy
Est mis ce jourd'huy, las! sans cause en desarroy.
Tu rends l'honneur dernier maintenant à ton maistre,
Qui jadis, tout-puissant, te voulut donner estre,
De ton cornu sommet l'argenté poil tondant,
Et en l'humide nuit maint pleur triste espandant.
La Fame court partout; l'on a veu maint image
Qui çà qui là erroit, quant-un pasle visage
Aux yeux hydeux et creux, qui avoit son tombeau
Expressement laissé par miracle nouveau.
Et quoy! n'a on pas veu la rage mariniere
Haulser le flot hautain de son onde premiere?
Bref, tous les elemens ont pleuré le malheur
Qu'une gent sans raison fait à son createur.

Triton, ce Dieu marin, fait signe de la teste
Aux fresles matelots poussez de la tempeste,
Et crie horriblement que le pere de tous
Souffre une mort cruelle en ce monde pour nous.
Estes vous bien les mains qui ont basti ce monde,
Qui ont creé le feu, l'ær et la terre et l'onde?
C'est l'œuvre de ses mains tout ce qui a repos
Et qui a dedans soy le mouvement enclos.
C'est l'œuvre de ses mains tout ce que la nature
Gouverne haut et bas par compas et mesure.
La terre porte-fruit est l'œuvre de ses mains,
L'eau grosse de poissons; et les mesmes humains
Sont l'œuvre de ses mains, et puis pour recompense
(Judaïque troupeau, sans amour, sans fiance)
Tu as percé les mains à celuy, de gros cloux,
Qui toutesfois estoit sans dol, benin et dous!
O chef indignement environné d'espines!
O temples precieux de tels lauriers indignes!
O saint costé panthois! venerable cotton
Par maint bourreau cruel arraché du menton!
O membres froiez! nerfs, muscles, tendons et veines!
Combien pour les errans endurez-vous de peines!
Quand je pense, meschant, à si grieves douleurs
Que Dieu souffre pour nous, mes yeux ne sont que pleurs!
Mais, las! qu'eussions-nous fait si le vouloir du pere

Haut-tonnant, ce grand tout, qui tout ce tout modere,
N'eust voulu sur son dos charger tous nos travaux;
De son propre vouloir, pour effacer nos maux!
Mais, pour nous retirer hors de la rive noire
Et par un saint mourir nous remettre en sa gloire,
Dieu monstra bien l'amour qu'il portoit aux humains,
Les voulant conserver comme œuvre de ses mains.

Donques courage, peuple, ayon ferme asseurance
D'avoir, si nous voulons, de noz maux allegeance;
Chasson, chasson de nous toute l'iniquité,
Embrasson la vertu et suivon l'equité,
Accouron tous à luy, qui sera nostre estoile,
Nostre mer, nostre nef, nostre port, nostre voile.
Crion : « Vive l'Agneau »! laisson cest homme vieux;
Ouvron nous bien-vivans l'estroit chemin des cieux.

Voyez vous comme il tient sa teste ainsi baissée?
C'est pour nous enseigner d'avoir l'ame abaissée
Pour le craindre tousjours. Voyez vous pas aussi
Comme il nous tend les bras, pour nous prendre à merci?
Voyez vous pas, enfin, comme d'une voix forte
Il nous appelle tous, disant en ceste sorte :
« Venez, peuple, et voyez sur mon doz voz langueurs,
Et voyez s'il y a de plus grandes douleurs!

« C'est pour vous toutesfois ainsi pour qui je souffre,
Et pour vous retirer hors du Stygien goufre.

Vrayment si vous voulez vos faultes delaisser
Et revenir à moy, je vous veux embrasser,
Non comme seigneur rude, ains comme un benin pere
Se monstre à ses enfans, bien appris, debonnere.
Non, non, je n'ayme point voir le pecheur mourir;
S'il se veut convertir, je le veux secourir
D'un secours par ma mort qui luy rendra la vie,
Et ne reste sinon d'un repentir l'envie.
Je ne suis pas venu pour le juste sauver;
Le pecheur seulement au ciel je veux lever. »
Ainsi disoit celuy en sa main qui d'Æole
Modere, quand il veut, le vent par sa parole.
Mais, helas! ignorans, vous ne l'escoutez pas.
Rochers! craignez-vous point un eternel trepas?
Malheureux genre humain, d'une Parque cruelle
Le jouet, vous voila tantost dans la nacelle
Du nautonnier Caron. Vous ne voyez pourtant
Les tourments qui de prés vous poursuivent d'autant;
Le temps, helas! viendra que vous maudirez l'heure
De n'avoir eschangé vostre vie en meilleure.
Les honneurs vous seront en ce temps en horreur;
Vous cognoistrez alors amplement vostre erreur,
Vous maudirez le jour, vostre naissance amere,
Et d'avoir veu jamais la clairté coustumiere.
Ce sera lors alors que le Fils eternel

Viendra juger çà bas le lignage mortel,
Descendant glorieux des voûtes estoilées,
Aux flancs du quel viendront mille troupes ælées.
La Justice et l'Amour le suivront pas à pas,
Qui çà la vie aura, et qui là le trespas;
Qui sera bien heureux; à l'autre la tempeste
D'un esclat violant carbouillera la teste.
L'un haut sera logé et l'autre bassement;
L'un aura le plaisir et l'autre le tourment.
Le sainct sera contant; la bande pecheresse
N'aura que dueil, ennuy, pleurs, chagrins et tristesse,
Habitera des lieux obscurs et tenebreux,
Et se voirra puni d'un juge rigoureux.
La peur, l'effroy, l'horreur des coleres Furies,
Iront tousjours geenant ses brutales folies.
Le temps ne sera plus d'ensuivre la raison;
Là l'on ne voirra plus de pardon la saison;
Le soucy, le desdain, la colere et la rage,
La faim, la soif, le chaut, le froit, et davantage,
Tout ce qui est de mal, seront son pain, son vin,
Son hoste, son palais, tant au soir qu'au matin.
En vain tendra les mains à la voûte etherée,
En vain souhaittera que la dent Cerberée
Fasse un past pour jamais de son trop chetif corps;
En vain invocquera l'effroy de mille morts;

Les durs rochers en vain ouyront sa priere,
Malheureuse sera pour jamais en misere.
Pendant que vous vivez changez donc de propos,
Pendant que vous avez de l'esprit le repos,
Pendant que la raison au bon pas vous appelle,
Cependant que le temps de pardon renouvelle.
Allez, allez, devots, allez d'un cœur contrit
Requerir humblement mercy à Jesus-Christ;
Fuyez l'Orque cruel, purgez la conscience,
Convertissez enfin au Ciel vostre esperance.
Ainsy celuy qui est des seigneurs le Seigneur,
Des hommes le grand Roy, d'Averne butineur,
Oblira tous voz maus pour l'amour de sa race
Filiale, qu'il veut maintenir en sa grace,
Et, comme il a promis, dans voz cœurs entrera
Et tousjours au besoin pere se monstrera.
Aprés tant de travaux souffers en ceste vie,
Et aprés que du corps l'ame sera ravie,
Lavez entierement de toute infection,
Benin vous recevra en sa protection,
Et, joyeux, vous mettra entre la belle bande
Du saint senat au ciel aprés luy qui commande,
Fera voir sous voz pieds et la terre et les cieux,
Et serez pour jamais assis auprés des dieux.

VERS DE MARIE DE ROMIEU

TIRÉS DES POÉSIES DE SON FRÈRE.

SUR LES MESLANGES

DE JAQUES DE ROMIEU

SECRÉTAIRE ORDINAIRE DE LA CHAMBRE
DU ROY

Traduction du latin de M. de La Val.

Si quelcun proprement soupire amours nouveaux
Et chante les heros, les dieux, l'homme, la guerre,
Dites, Muses, ces mots : « De Romieu, de sa terre
Seul los, et nourriçon du ciel porte-flambeaux,
Un entre tous sera à qui la verte feuille,
De la vertu le prix, son docte front ceindra;
Qui puis aprés partout estimer se fera
Quoy qu'envie ou le temps opiniastrer s'y veuille.
Donc, France riche en biens, ne dedaigne un filz cher
Que les Charites sœurs et les doctes Pucelles
Veullent, bonnes, tenir sans cesser auprés d'elles;
Ains dans un jeune cœur croi maint grand se cacher. »

SONET

A MONSIEUR DE TOURNON

LUY OFFRANT LES DITS MESLANGES
EN BONNE ESTRENNE.

Le mois est de retour où les Romains antiques
Appandoient mille dons au temple de Janus,
Pere double de l'an où sommes revenus,
Non chargez des presents d'Indiennes boutiques;

Ains de quelques ruisseaux des sources prophetiques,
Dont mon frere, ravi d'une chaste Venus,
S'en vient surgir au port de vostre vieux Turnus
Pour offrir à vos pieds ces denrées poëtiques.

Le present n'est si grand qu'il soit digne de vous;
Mais si croiray-je bien, d'un œil entier et dous
Que vous embrasserés (telle qu'elle est) l'offrande.

Dieu, à qui vous semblés, du cœur est contanté.
Prenez donc en payment sa bonne volonté,
Qui surpasseroit l'or de la machine grande.

A MA-DAMOISELLE

MARIE DE ROMIEU

Vivaroise.

MES Dames, apprenez à piller la science,
Chassez bien loin de vous toute l'oisiveté,
Suivez le trac hautain de ceste deïté
Qui a aneanty l'impudente ignorance ;

Et suivez de Romieu, vraie estoille de France,
L'exemple, qui n'est pas encores imité :
Ces vers vous feront foy de son integrité
Et du sçavoir qui sort de sa docte eloquence.

Ha ! Breyer, tu devois au vif representer
Sa bouche et son visage, et sur son front planter
Le laurier verdoyant, en signe de victoire.

Car genereuse ell' a l'ignorance abbatu,
Grimpant dessus le mont où habite Vertu,
Vertu qui met son nom au temple de Memoire.

Par JEAN DU THOURET,
Gentilhomme provençal.

AD NOBILEM HEROÏNAM

M. DE ROMIEU

An si (feminea virago turba)
Virilem hic superes virago turbam
Lesboæ resona cheli puellæ,
A qua Castaliis data es puellis,
Puellas radians vel inter omnes,
Omnes sol radians ut inter ignes,
Ob id femineus pari triumphus
Palma masculeum præit triumphum?
Bellum id, bella nego Maria, belle,
Belli bella nego tropæa belli :
Bella haud bella voco, quibus duello
Haud certes parili, duo duobus,
Ensi ensis, manus manui, pedi pes,
Pilo pilum, equus hinc equo, viro vir.
At tu femineæ eripis catervæ
Vincas femineam quibus catervam,
Unum haud marte virum lacessis una,
Omnes feminæ at es, triplex ut olim
Noster Geryon (ô virago virgo !)
Numne es femina, feminarum alumna
Musarum? Optuma femina id fateris
Alumnamque suam fatentur illæ,
Te suique decus chori fatentur.
At vir Pierias præit puellas

Phebus, ut reliquas præis puellas.
Sic si femineæ es virago turbæ
(Virum ni superes virago Phebum),
Virilem an superas virago turbam?

JANUS EDOARDUS DU MONIN. P. P.

NOTES

Page 3, titre. Marguerite de Lorraine, fille de Nicolas de Lorraine, marquis de Nomény, comte de Vaudémont et de Chaligny, et de sa seconde femme Jeanne de Savoie, naquit le 14 mai 1564 et mourut sans postérité le 20 septembre 1625. — Elle avait épousé, en septembre 1581, Anne, duc de Joyeuse, depuis pair et amiral de France (né en 1561, tué le 20 octobre 1587).

Comme Marguerite était sœur consanguine de Louise de Vaudémont, reine de France, le roi célébra l'union qu'il faisait contracter à son favori par des magnificences inouïes.

P. 4, l. 3. *Je me suis dispencé :* je me suis permis de... Cette expression offrait alors un sens absolument contraire à celui qu'elle présente aujourd'hui.

P. 9, l. 10. *Les Meslanges de Jaques de Romieu* (Lyon, B. Rigaud, 1584, in 8) ne renferment point la satire contre les femmes, adressée à Des Aubers. On n'y voit qu'une pièce intitulée : *Hymne du Seigneur Perrinet Des Aubers*, chanoine, secrétaire et vicaire en l'église cathédrale de Viviers, oncle et bon mécène de l'auteur. Elle contient l'éloge de cet ecclésiastique comme musicien, poëte, arithméticien, orateur, et doué de toutes les vertus; mais sans donner aucun détail précis sur sa personne et sur sa vie.

P. 11, l. dernière. Togne de Vaulx, poëte inconnu à Lacroix du Maine, à du Verdier, à Colletet, etc.

P. 12, l. dernière. Jean Edouard du Monin, poëte-philosophe bourguignon, ainsi qu'il s'intitule lui-même, naquit à Gy, en Franche-Comté, et mourut assassiné à Paris, dans le

collége de Bourgogne, où il habitait, le 5 novembre 1586. Il n'avait que vingt six ans. Sa science était grande, et, bien que ses vers fussent aussi ampoulés qu'obscurs, il était fort prisé de ses contemporains, ce qui ne l'empêcha pas de vivre et de mourir dans une grande indigence. Les lettres qui suivent son nom signifient : *Poëte-Philosophe Bourguignon.*

P. 13, l. 16. Le poëte lyonnais L. Murignieu est tout aussi ignoré que Togne de Vaulx.

P. 15, l. 7. Il en est de même de A. Perraud, également Lyonnais.

P. 19, vers 3. Qui *drillent :* qui *scintillent.*

P. 19, v. 17. Ces *qui* répétés, non sans grâce, remplacent l'expression : l'un, l'autre; celui-ci, celui-là.

P. 20, l. 8. *Parier :* comparer. Camille est l'héroïne des VIIe et XIe livres de l'*Énéide*, la fille de Métabus, roi des Volsques, tuée en trahison par Aruns. — Penthésilée, reine des Amazones, venue au secours de Priam, et tuée par Achille, qui la pleura. — Sémiramis, la fameuse reine d'Assyrie, et Zénobie, reine de Palmyre, sont assez connues. Quant à Velasque, je n'ai pu découvrir quelle femme célèbre se cache sous ce nom, certainement défiguré.

P. 20, l. 15. Les *vens :* il faudrait peut-être lire : les *vers.*

P. 21, vers 7. *Ya-il œuvres plus belles.* Marie de Romieu fait de *Y a* une diphthongue, ici comme plus loin, p. 21, v. 15.

P. 21, v. 8. Il y a dans le texte *parvenu*, qui n'offre pas de sens. Nous avons lu : *par menu*, par le détail.

P. 21, v. 11. *La Fame : fama*, la renommée. Quelle est cette noble dame qui hébergea toute l'armée romaine? Je n'ai pu découvrir de qui il s'agit.

P. 21, v. 14. Phryné, la célèbre courtisane grecque, offrit de reconstruire Thèbes, détruite par Alexandre, à condition qu'on placerait sur les murs cette inscription : *Alexandre a détruit Thèbes, Phryné l'a rédifiée.*

P. 21, v. 19. Tabitha ou Dorcas, femme pieuse de Joppé, ressuscitée par saint Pierre à cause de ses bonnes œuvres. (*Actes des Apôtres*, ch. IX, v. 36, 40, etc.)

P. 25, ligne 24. *Menades :* menées.

P. 27, l. 3. Carmente, prophétesse arcadienne, fut aimée de Mercure, dont elle eut Évandre, avec qui elle passa en Italie. Les Romains lui élevèrent des autels.

P. 27, l. 4. Leontia ou plutôt Leontium, courtisane athénienne, disciple d'Épicure, écrivit contre Théophraste.

P. 27, l. 6. Eustochion, fille de sainte Paule, née à Rome, comme sa mère, et comme elle disciple de saint Jérôme, mourut en odeur de sainteté, supérieure du monastère de Bethléem.

P. 27, l. 17. *Vatès :* poëtes, mot latin francisé.

P. 28, l. 3. Veronica Gambara, poétesse italienne du XVe siècle.

P. 28, l. 5. Vittoria Colonna (1490-1547), fiancée à quatre ans au fils du marquis de Pescaire, du même âge qu'elle. A dix-sept ans ils se marièrent et s'aimèrent jusqu'à la mort. Les poésies de Vittoria Colonna parurent pour la première fois à Parme (1538, in-8), et furent souvent réimprimées.

P. 28, l. 9. Armille Angosiole : *Angussola*, dame peintre contemporaine de Marie de Romieu, et très-habile portraitiste, née en 1535, à Crémone, morte à Gênes vers 1620.

P. 28, l. 15. Ce passage semble avoir inspiré la 5e strophe de l'ode de Malherbe au duc de Bellegarde :

Comme en cueillant une guirlande... etc.

D'autre part, il est imité d'un passage de l'ode au prince de Melphe par J. Du Bellay :

Mais comme errant par une prée
De diverses fleurs diaprée... etc.

P. 29, l. 7. Donner le vert jusqu'après le trépas. — Cette expression, qui semble proverbiale, me paraît difficile à expliquer. Signifie-t-elle : vouloir faire revivre ce qui est bien mort? ou correspond-elle à ceci : employer le vert et le sec, qui signifie employer tous les moyens dont on peut user?

P. 29, l. 9. La comtesse de Retz, femme d'Albert de Gondy, duc de Retz et maréchal de France, était Claude-Catherine de Clermont, déjà veuve du baron de Retz. Elle joignait au savoir et à la poésie un grand goût pour les plaisirs et l'intrigue. Elle mourut repentante en 1603. Elle était aïeule du cardinal de Retz.

P. 29, l. 20 et 21. Camille de Morel, dame de Grigny et du

Plessis-le-Comte, fille de Jean de Morel, femme savante, spirituelle et poëte. — Helisenne de Crenne, damoiselle picarde, a écrit un livre des «Angoisses doloreuses qui procedent d'Amours», en prose française (Paris, Langelier, 1544, in-8). Malgré ce témoignage de Lacroix du Maine, confirmé par du Verdier et autres contemporains, La Monnoye affirme qu'elle n'a jamais existé, et que ce nom cache un auteur capricieux, qu'il ne nomme point. — Madeleine Nepveu, dame des Roches, et Catherine sa fille, bien faites l'une et l'autre de corps et d'esprit, ont laissé plusieurs volumes de poésies. C'est à propos de Catherine qu'a été écrit le recueil intitulé : *La Puce de Mlle des Roches*, réimprimé dans cette collection.

P. 29, l. 22. Marguerite de Valois, fille de Henri II, mariée en août 1572 à Henri de Navarre, depuis Henri IV.

P. 29, l. 23. C'était vraisemblablement une des filles de Jules-César Scaliger, ce guerrier devenu savant et passablement pédant, qui prétendait descendre des Della Scala, seigneurs de Vérone, Vicence, etc.

P. 30, vers 4. Marguerite de France, reine de Navarre, l'auteur de l'*Heptaméron* et des *Marguerites de la Marguerite.*

P. 30, v. 14. Je ne trouve que l'impératrice romaine Valéria, fille de Dioclétien et femme de Maximilien Galère, qui fut victime de longues persécutions et fut enfin décapitée avec sa fille à Thessalonique en 375.

P. 30, v. 15. Cornélie, mère des Gracques, fille de Scipion l'Africain.

P. 31, v. 3. *Omnia quæ dixerit tibi Sara, audi vocem ejus.* (Genèse, ch. XXI, v. 12.)

P. 31, v. 5. Saint Matthieu, ch. XXVIII, v. 9. — Saint Marc, ch. XVI, v. 9. — Saint Jean, ch. XX, v. 14 à 17.

P. 31, v. dernier. Annibal de Lortigue a écrit vers le même temps *La Louange des femmes*, dédiée à la reine Marie de Médicis.

P. 35, ligne 2. On cite une famille de Rose, originaire d'Allemagne, dont une branche s'était établie en France. Je n'ai point trouvé de famille de La Rose.

P. 36, v. 7. On remarque dans cette pièce beaucoup d'imitations d'Anacréon, empruntées probablement à l'ode de Ronsard:

Verson ces roses en ce vin,
En ce bon vin verson ces roses, etc.

P. 36, v. 10. Alfred de Musset se souvenait-il des vers de Marie, quand il écrivit ces stances d'un sentiment si doux et si mélancolique qui commencent et terminent son élégie *Lucie* :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière, etc.

Probablement il ignorait jusqu'au nom de la poétesse vivaraise. Seulement, à trois siècles de distance, deux âmes poétiques se sont rencontrées dans une même pensée.

P. 37, l 3. L'hymne de Charles de Lorraine semble avoir été fait pour la naissance de ce prince, c'est-à-dire en 1571. Il était fils aîné de Henri de Lorraine, duc de Guise, assassiné en 1588 aux états de Blois.

Il pourrait également avoir été composé pour un autre Charles, quatrième enfant de Henri, mort en 1576, peu après sa naissance.

P. 40. v. 7. Les Guises prétendaient descendre de Godefroy de Bouillon.

P. 44, l. 2. Jean de Chastelier, chevalier, seigneur de Millieu, dont on trouve l'épitaphe à la page 66, était conseiller du roi et intendant des finances. Il mourut à Grenoble en 1580, pendant le siége de La Mure. Il avait épousé Hippolyte de Scaravelli, dont il eut trois filles : Marie, Renee et Françoise. — Cette famille habitait un château nommé le Plessis, et elle était en relations assez intimes avec la famille de Romieu.

P. 48, v. 12. *Isnelle :* rapide. — Ce mot expressif est tout à fait hors d'usage, et c'est regrettable.

P. 58, l. 10. Gratian Meissonnier m'est connu seulement comme cousin de Marie de Romieu. Serait-il parent de Pierre Meissonnier, Lyonnais, traducteur de Denys d'Halicarnasse ?

P. 58, l. dernière. *Peindant* : participe aujourd'hui inusité du verbe peindre. *Fere*, en latin *fœra*, bête sauvage. Le vers signifie : Je me figurais une foule de monstres imaginaires.

P. 59, v. 21. *Falir*, pour *faillir*.

P. 60, v. 11. *Carolle* : danse, bal.

P. 62, v. 7. *Pourveu que...* etc. : attendu que notre extérieur est le témoignage de ce qui se passe en nous.

P. 68, v. 23. Le texte porte : *les prez*. Il est évident pour moi que l'auteur a écrit : *prées*, mot également usité au XVIe siècle, et qui est nécessaire pour la rime.

P. 69, v. 7. Voici un singulier éloge, et une prudence qui ressemble beaucoup à de la *couardise*.

P. 69, v. 8 *La renommée*, comme plus haut.

P. 69, v. 17. *Entrer en quartier* se dit des officiers du palais qui commencent leur service auprès du roi. Il faudrait voir là une locution proverbiale signifiant que le crédit et l'honneur commencent à travailler pour son bonheur.

P. 70, v. 4. De Brissac (Arthur de Cossé), baron de Gonnor, puis maréchal de France, né en 1512, mort en 1582.

P. 70. v. 11. Ce cardinal est René de Birague, qui fut successivement conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, premier président à Turin, ambassadeur, gouverneur de Lyon, et enfin garde des sceaux et chancelier. Après avoir perdu sa femme, il fut évêque de Lavaur et cardinal. Sans doute il protégeait le sieur de Chastelier, à qui il survécut deux ans, et mourut, âgé de 76 ans, le 24 novembre 1583.

L'épitaphe de J. de Chastelier dut être écrite au plus tard en 1581.

P. 72, v. 6. La prise d'Issoire eut lieu en 1577.

P. 72, v. 21. *Finir en mourant le reste de sa vie* est une ânerie qui ne rend certainement pas la pensée de Marie de Romieu. — Elle a sans doute voulu dire que : *J'achève en bien mourant...*, etc., ou que : *Je finisse en priant...*, etc.

P. 75, v. 9. La prise de La Mure indique le jour de la mort du sieur de Chastelier.

P. 77, l. 6. Les lettres I. D. L. D. J. P. signifient : Imité du latin de Jean Passerat. — Le *nihil* de Passerat, offert à Henri de Mesmes pour étrennes de l'année 1582, ingénieux badinage qui fit l'admiration de tous les doctes personnages d'alors, était encore dans sa nouveauté lorsque Marie de Romieu le traduisit, en se donnant quelques licences et en délayant

un peu sa traduction, qui contient 108 vers au lieu de 72, c'est-à-dire un bon tiers de plus que l'original.

P. 82, l. 1. Mlles de Chastelier, de Péronne, et Langlat, n'ont pas laissé trace d'elles dans l'histoire.

P. 84. Il en est de même de Mlle Garinot. On voit, p. 109, un sonnet à son père.

P. 84, l. dernière. Le texte original porte *Astrean*. Comme le même mot se répète deux fois à la rime, je pense que l'on doit lire *le docte Ascréan*, c'est-à-dire Hésiode.

P. 89, l. 2. *Le fondeur d'eau :* le Verseau. Ces vers, écrits au nom d'un amant pour sa maîtresse, ne manquent pas d'une certaine grâce mélancolique. — La stance veut dire qu'il y a eu deux ans au mois de janvier qu'il aime sans espoir.

P. 93, l. 2. Jacques Miliard et Agnès Langlat sa femme. Cette dame est une des demoiselles à qui l'auteur a adressé des vers, p. 82.

P. 95, l. 1. Mgr du Chastelier. Voyez une note sur la p. 44.

P. 97, l. 1. Ce sonnet prouve que Marie de Romieu était mariée, puisqu'elle adresse un sonnet à son fils.

P. 101, l. 5. Je trouve dans cette anagramme : Jacques Romieu et Marie Blunnac. Le sonnet a donc été composé pour son frère et pour celle qu'il a chantée sous son prénom de Marie. Elle portait le nom de Blunnac, ou tel autre qu'on pourrait trouver dans les lettres qui le forment.

P. 104, l. 5. C'est le sonnet de Pétrarque qui commence ainsi :

Amor me sprona in un tempo et affrena,

et que Ronsard a imité dans ses *Amours*, liv. I, sonnet XII.

P. 106, l. 1. A Mme de Millieu. Voyez la note de la page 44.

P. 108, l. 2. Mme d'Ourche est inconnue.

P. 109, l. 1. Pour le sieur Garinot; il avait une fille liée avec Marie de Romieu. (Voyez p. 84.)

P. 109, l. 2. La Maque à Paris. — *Maque* se trouve dans Du Cange avec le sens de *houlette*, dans Nicot avec celui de nœud de marine en forme de losange. — Serait-ce l'enseigne d'une maison où l'on faisait *nopces et festins?*

P. 113, l. 11. Jean-Édouard du Monnin. Voyez la note sur la page 12.

P. 116, l. 7. *Oriant*. Elle équivoque sur l'Orient et sur un personnage nommé *Oriant*.

P. 117, l. 5. Sur Perrinet des Aubers, voyez la note sur la page 9.

P. 119, titre. La Complainte sur la mort de N. S. est imitée du latin de Sannazar (*Actius Syncerus*) : *Lamentatio de morte Christi*, l'une des pièces de vers latins modernes les plus célèbres.

P. 121, l. 19. *Quant-vn pasle visage :* avec un visage pâle.

P. 122, l. 21. *Membres froiez :* membres brisés. On trouve *froez* dans du Cange.

P. 127. Ces vers et les suivants sont de Marie de Romieu, et se trouvent au feuillet 4 des *Meslanges* de Jacques de Romieu. Lyon, Rigaud, 1584, in-8.

P. 127, l. 7. M. de La Val (Jean), jurisconsulte d'Arras et conseiller du roi à Valenciennes, a traduit les Psaumes de David en vers élégiaques latins.

P. 128, l. 2. M. de Tournon (Just-Louis) fut bailli du Vivarais, sénéchal d'Auvergne, etc. Il épousa Madeleine de La Rochefoucauld, puis Charlotte de Roye.

P. 128, v. 7. Turnus. Allusion au nom de Tournon, qui, d'après les fables alors en honneur, aurait été fondé par ce roi des Rutules.

P. 129, l. 18. Jean du Thouret ne figure dans aucune biographie.

TABLE

	Pages.
Préface	v
A Marguerite de Lorraine	3
Privilége	8
Epistre	9
Vers à Marie de Romieu	11
Discours de l'excellence de la femme	17
L'imprimeur au lecteur	33
Hymne de la Rose	35
Hymne de Charles de Lorraine	37
Ode pour Mme de Chastelier	44
A la même	47
Eclogue d'un amant desespéré	54
Elegie en faveur de G. Meissonnier	58
Epitaphe de Jean de Chastelier	66
Estrennes à Mgr le cardinal de Retz	77
Estrennes à Mlles de Chastelier, etc.	82
Epitaphe de Dlle Garinot	84
Stances sur l'anagramme de Mlle de Chastelier	84
Enigme	86
Complainte	88
Sonets	92
Complainte sur la mort de N. S. Jésus-Christ	119

Sur les Meslanges de J. de Romieu 127
Sonet à M. de Tournon 128
Sonets à Mlle M. de Romieu 129
Ad nobilem heroïnam M. de Romieu 130

Notes. 133

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

MAI 1878

3 2044 050 645 423

HARVARD COLLEGE
CONSERVED
8/2001
LIBRARY
JAR